Lignes de crêtes

n°24 Forces de la parole

ISSN 1969-2137
Juillet - Août - Septembre 2014
10 €

- Métier
- Église et Foi
- Société
- Et ailleurs ?
- Vie culturelle
- Vie de l'association

Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Prochain numéro

? Différences et fraternité

Pages de couverture : Suzanne Cahen
1 - Affiche dans l'écoparc de Salcedo (République Dominicaine)
4 - Santo Domingo (République Dominicaine)

Sommaire

Éditorial (M. Nicault) ..... p 3
Du regard à la parole (D. Thibaudeau) ..... p 4

Métier
Une pensée civique en marche ..... p 6
Sortie de scène... (L.B.) ..... p 8
Il y a eux... et puis il y a lui (Zabou) ..... p 9
Comment prendre en compte la parole de l'enfant à l'école ? (E. Tartar-Goddet) ..... p 9
Récit et littérature (B. Lepage) ..... p 11
Apprendre en tandem (C. Réalini) ..... p 14
Soutien par la parole (C. L.) ..... p 16
La Parole qui féconde et renouvelle (M. Delbrêl) ... p 17

Église et Foi
Constitution de la Bible (J.-L. Gourdain) ..... p 18
Notre Père (J.-L. Gourdain) ..... p 20
Animation liturgique (J. Handtschoewercker) ..... p 20
La difficile alliance de la parole et du silence (M. Annequin) ..... p 22

Société
L'engagement chez les compagnons (Coterie Cahen G.) ..... p 24
Parole ouvrière (Ancienne institutrice) ..... p 25
Le blog, une aide pour les jeunes (J.-P. Monnier) ... p 26
"Quand dire, c'est faire" (I. Tellier) ..... p 28
Paroles en actes (J.-P. Billard) ..... p 30
Langue et science (I. Tellier) ..... p 32
La langue, une lecture du monde ..... p 33
Où en est la politique de la ville ? (M. Jourdant) ..... p 34

Et ailleurs ?
Paroles du Bureau International (N. Morin) ..... p 37
Quand le théâtre permet de prendre la parole au Burkina Faso (A. Goetz) ..... p 38
Catastrophes naturelles et volonté de Dieu (S. Rathinam) ..... p 40

Relecture Biblique
Une parole plantée au cœur (M. Amalric) ..... p 42

Vie culturelle
Livres, cinéma, musique ..... p 44
Livres d'enfants (M. Becker) ..... p 46

Vie de l'association
P. Marniquet, un prêtre conciliaire (G. Fischer) ..... p 47
Échange divin... (M. Dupont) ..... p 48

Iconographie
La parole sur l'art (A. Gobenceaux) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Éditorial

"L'art d'enseigner consiste en grande partie, à trouver la dose du silence et de la parole. Souvent les maîtres parlent beaucoup, trop, fatigue inutile qu'ils s'imposent au détriment de l'élève. Dis assez pour guider les recherches, et pas trop pour les rendre inutiles. Ni plus, ni moins. L'impatience d'aboutir fait parler, l'intérêt de l'élève fait se taire. Un maître qui dit tout n'est pas un bon maître. L'enfant est curieux, il aime à savoir. Il aime aussi à découvrir". Conseils de janvier 1940 pour cette rentrée de 2014... La maladie qui handicapait à l'oral le cardinal Jules Saliège, auteur de ces remarques[1], l'a-t-elle aidé à saisir ces nuances ?

Est-ce parce que nous sommes à l'ère de la communication, mais aussi du bavardage, et également de l'image, ou à cause de son contexte religieux, que le mot parole porte plus de sens et de poids que le terme oral ? Il serait pourtant trop simple et réducteur de lier la parole au maître et l'oral à l'élève... La parole prend valeur quand elle est plus qu'un écrit, que l'oral : quand, d'où qu'elle vienne, elle est soutenue, complétée par l'image, le corps, le silence, ou un acte, un sens symbolique, une reconnaissance plurielle.

On a aimé opposer civilisations de l'oral et de l'écrit, définir la deuxième comme un progrès. Mais cette vision binaire, qui a pu être une clé de lecture, se brouille de nos jours. Les conversations de nos ados (et de certains parents...) sur leurs téléphones ne sont-elles pas autant à lire qu'à écouter ?

Il n'est pas question de nier le bavardage des élèves, qui semble parfois incessant. Est-il lié à une baisse de maturité, à des difficultés de concentration ? Comment l'aborder sans en rester à se lamenter ? On sait bien que le profil de l'élève moderne n'est plus le même, qu'on ne fait plus cours de façon magistrale comme avant (quoique, pour certains intérêts économiques...).

Albert Jacquard déclarait : *"Dès les premières expériences [en enseignement], j'ai compris que l'essentiel n'était pas dans le contenu du discours, mais dans l'intensité de l'échange provoqué par la parole"*. Qu'est-ce donc qui donne de l'intensité à de simples mots, alors que toute science peut être remise en cause ?

En théâtre, parce qu'une pièce concentre en peu de temps ce qui tiendrait dans un roman entier, on sait qu'il y a bien plus à dire que des mots, que le texte n'est qu'un élément parmi d'autres. Ainsi quand le langage du corps contredit les mots prononcés : le visuel l'emporte sur la parole. Des objets choisis pour leur signification et l'aménagement de l'espace aident à saisir le sens. On ne peut entrer dans un dialogue sans s'accorder à sa tonalité en acceptant de dépendre d'un partenaire. Enfin, l'attention au sous-texte - intonations inconscientes ou demandes cachées -, est fondamentale. N'est-ce pas la même chose avec des élèves ou des collègues ? Et surtout, ceux qui se sont pris à observer l'acteur silencieux savent que le silence est aussi parole.

Sur scène il y a la lumière, mais dans la vie ? Dans ce monde de répondeurs interactifs, de centres d'appel où personne n'est responsable de sa parole, chacun a besoin de lieux où parler pour parler, s'identifier socialement. De la parole qui sert plus à voiler qu'à dévoiler, du langage détourné pour manipuler, en résultent des colères. Tout en défendant la science comme occasion *"d'aiguiser notre capacité à argumenter"*, Albert Jacquard remarquait que : *"Exprimer une idée est une activité difficile à laquelle il faut s'exercer ; nous risquons de devenir un peuple de frustrés de leur parole, qui se défouleront négativement"*. Parfois la violence vient de gens qui parlent trop fort, parfois de ceux qu'on ne laisse pas assez parler. Fernand Oury, fondateur de la pédagogie institutionnelle[2], affichait dans ses stages la parabole du Père M. Jousse, anthropologue et pédagogue (voir p. 29), et concluait de façon radicale : *"Ne rien dire que nous n'ayions fait"*.

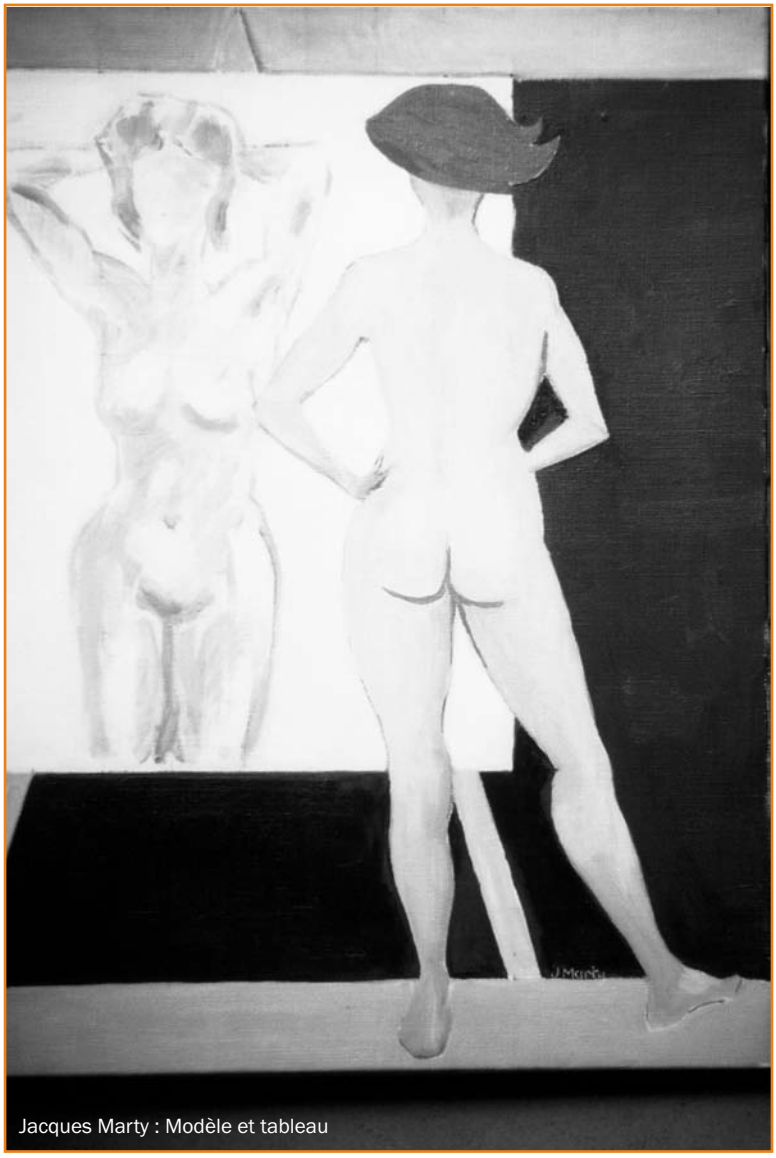
Dans les groupes Vie Libre ou Alcooliques Anonymes[3], les malades alcooliques rencontrent une parole qui éduque et guérit. À la fois parler de soi et parole donnée et tenue, c'est une parole loin d'être facile, mais aussi la force du je et nous ensemble. À nous d'aider chacun à avoir une parole porteuse de sens, qu'on ne puisse dire des jeunes, comme des adultes : "*Ils n'ont pas envie de lutter. On ne leur a pas appris que la difficulté était intéressante*". Par exemple en suscitant chez nos élèves candidats à être délégués de classe, une parole, écrite ou orale, qu'on appellera aussi profession de foi dans notre école laïque...

Mireille Nicault
Août 2014

1/ dans Menus propos*, tome 3*
2/ site www.ceepi.org.
3/ on peut lire le livre d'une formatrice de l'Éducation nationale : Éclats de verre*, Anne Mangeot, J.-F. Éditions*

Du regard à la parole

De la fréquentation épisodique de cours de modèle vivant, je retiendrai des convergences avec l'enseignement "en général". Je remarquerai d'abord qu'on a affaire à trois pôles : un enseignant, des enseignés et un objet. Je relèverai ensuite que, dans la classe, la préoccupation du savoir et de l'apprentissage est souvent "parasitée" par les rapports des élèves à l'enseignant et vice versa et que, dans un atelier de modèle vivant, c'est la relation enseignant-élève qui est bousculée par le sujet du cours.



Jacques Marty : Modèle et tableau

L'installation d'un modèle est toujours quelque chose de singulier ; c'est une personne, le plus souvent une femme, qui se révèle dans sa nudité, sous les feux des projecteurs, telle qu'elle est, exposée aux regards d'un groupe et de personnes auxquelles les réalités de ce corps échapperont d'autant moins que le travail consiste à en saisir sur le papier ou sur la toile la matérialité et la singularité. En dehors de tout rapport de séduction et de tout jugement – c'est le contrat implicite -, les participants s'efforcent de donner la meilleure représentation, à leurs yeux, d'un corps qui est unique.

Au début de son premier cours, l'enseignant, aussi bien habillé soit-il, est bien plus nu en dépit des apparences. Le nouveau venu, arrivé avec des savoirs et des savoir-faire, pour autant qu'il y ait été préparé, se trouve d'abord livré aux regards d'une classe et d'individus pour certains indifférents à ce qui se passe, pour d'autres bourrés d'à priori, pour d'autres encore animés par un instinct de provocation. Le vêtement ne saurait à lui seul assurer une sécurité. Combien de potaches sont prompts à déceler les fautes de style, de mode dirais-je, et les particularités du corps, et gare à "l'erreur qui tue" (la fermeture de pantalon oubliée par exemple). De toutes les façons, le corps trahit vite les angoisses ou les hésitations.

La succession des rentrées scolaires n'empêche pas nombre d'enseignants d'éprouver chaque année le même stress par rapport aux premiers cours, d'autant plus qu'en collège ou au lycée, il faudra renouveler l'épreuve autant de fois qu'on a de classes... C'est la peur de se découvrir devant une nouvelle classe, de se

voir renvoyer une image dont on n'est pas maître, pas plus que le modèle n'est assuré de se retrouver dans un dessin. La même angoisse peut tout autant concerner les jeunes mal dans leur peau. On remarquera à cet égard comment le langage, en la matière fait référence à la fois au corporel et au plus profond du ressenti ("se découvrir", par exemple peut avoir plein de connotations).

Heureux le "nouveau" maître qui saisit alors un regard ou un sourire bienveillant de tel ou tel dans la nouvelle classe. De même les premières paroles de l'enseignant modifient la dynamique du premier cours. Mais c'est là où tout peut aussi bien déraper : la parole hésitante, la phrase maladroite, la gaffe qui trouble les apparences du corps et déstabilise et, si l'institution scolaire est défaillante, renvoie l'enseignant à l'état de proie. Dans l'atelier, quelques mots du modèle pour ajuster sa pose avant le début du travail transforment aussi la relation, comme une parole échangée avec une personne rencontrée, je dirai même simplement vue, modifie l'attitude à son égard. Le modèle n'est plus un "corps-objet" en vis-à-vis, mais devient pleinement une personne sujet d'une construction artistique.

Peu à peu, en atelier, les "breaks" entre deux poses sont l'occasion pour de nombreux modèles de faire le tour des artistes ; les échanges sur la technique, la pose et le résultat, les difficultés rencontrées amènent à dépasser le niveau des sens pour entrer dans une relation entre personnes capables d'un recul et d'un échange à partir d'un travail. Ceci peut évidemment être rapproché des échanges avec tel ou tel élève à l'occasion d'exercices ou plus encore de travaux dirigés qui ménagent plus d'espace pour la rencontre.

La parole est aussi l'affaire d'un tiers qui évite de s'enfermer dans un face à face qui fige. Le professeur de dessin, mis en retrait par la position centrale du sujet, fait dépasser la dimension visuelle à travers le rythme du travail, la variation des types d'exercices et contribue, par les échanges sur les poses et sur les moyens utilisés, à un dialogue "tripartite". Il est aussi responsable de l'état d'esprit de l'atelier. Dans les situations "classiques" d'enseignement, le tiers, c'est la matière qui fait passer du voir au travailler. L'utilisation des supports traditionnels ou technologiques suppose aussi autant une place pour le regard (de l'enseignant, du tableau, de l'écran) que pour la parole (pour questionner, répondre, interpeller...). Tout ce qui est impossible dès lors que l'on a laissé se constituer une classe-ghetto dans l'établissement où, au mieux, on se "regardera en chiens de faïence" en attendant l'heure de la récré.

La réalité de la personne dans ce qu'elle a de physique et dans ce qu'elle dit et enseigne, le regard et la parole, ne sauraient donc être dissociés dans les situations d'apprentissage. Il est significatif de voir comment les jeunes retiennent d'un enseignant tantôt ce qu'il leur a appris, tantôt un visage, voire des détails vestimentaires ou corporels, mais le plus souvent une part de chaque. On ne saurait enfermer un cours de dessin dans une dimension du regard, comme on en ferait abstraction dans un cours de français, de technologie ou autre. L'enseignant "se donne corps et âme", dit-on ; encore faut-il qu'il puisse être lui-même, dans toutes ses dimensions... et que l'institution lui permette de ne pas "disparaître corps et biens".

Dominique Thibaudeau
Pas-de-Calais

Une pensée civique en marche

Célestin Freinet (1896-1966) est le fondateur d'un mouvement reposant sur une pédagogie coopérative centrée sur l'enfant et la communication, s'appuyant sur diverses techniques permettant à l'enfant de construire ses apprentissages.

Si on parle de "pédagogie" en Pédagogie Freinet, c'est parce qu'il ne s'agit pas seulement de rendre sa classe intéressante et son enseignement efficace. Il ne s'agit donc pas de méthode, mais de pensée éducative. Il s'agit d'une philosophie éducative, d'une manière de concevoir la vie et l'humain, de considérer l'enfant comme une personne. Choisir de travailler en pédagogie Freinet, c'est avoir fait des choix sociologiques, éducatifs et politiques.

Dans cet article, nous nous intéresserons plus particulièrement à la prise de parole.

Avant Célestin Freinet, l'enseignant était le seul détenteur de la parole, sauf quand il demandait une réponse aux questions qu'il posait. En dehors des récréations, toute communication entre enfants était considérée comme bavardage, donc interdite.

En pédagogie Freinet, la parole est institutionnalisée et ritualisée (Quoi de neuf ? Conseil de coopérative, exposés...). La parole de l'élève est souvent sollicitée mais parfois la langue est étrangère, ou les mots manquent pour exprimer sa pensée. Le travail de l'enseignant, des divers éducateurs... consiste alors à la recueillir, la valoriser. C'est bien d'une relation que naîtra la prise de parole qui est avant tout sociale et non culturelle. Elle aide l'enfant à grandir car elle fait partie de la construction de son autonomie. L'apprentissage de l'oral est aussi l'apprentissage de l'écoute, écoute indispensable à la vie de la classe et au travail des enfants. De ce fait, les élèves "Freinet" sont davantage socialisés, tiennent des discours plus organisés, moins autocentrés...

Les enfants seraient-ils de grands communicants ?

Aujourd'hui, la pédagogie Freinet donne la parole à des enfants submergés d'informations (ordinateur, smartphone, tablette, publicité, chaînes de télé par centaines...). C'est dans ce contexte que l'enseignant est amené à organiser des moments de communication dans la classe pour lire aux autres son texte, montrer son document, exposer ses dessins... À l'extérieur de la classe, les réalisations seront échangées et partagées avec d'autres élèves dans une autre école, voire un autre pays et les productions seront publiées.

Exemple : *Après la visite de la caserne des pompiers, un diaporama a été envoyé aux correspondants et un article est paru sur notre site internet.*

Oui, mais comment mettre en place cette communication ?

Dès l'arrivée en classe, à travers l'entretien du matin ou "Quoi de neuf ?", puis lors de la lecture des textes libres... L'école devient alors un milieu :

- où l'on prend en compte le vécu de l'enfant, sa vie affective, ses sentiments,
- où l'on apprend à écouter les autres et à accepter les différences.

Et cette expression de l'enfant n'est pas bridée, car ce temps de parole est vécu à travers d'authentiques situations de communication.

Exemple : *Un matin, au "Quoi de neuf ?" Romain présente une radio de sa mâchoire car il va porter un appareil dentaire... et ça, c'est très important dans sa vie d'enfant !*

Organisation coopérative de la classe et responsabilité personnelle

Pour que la **coopération** entre enfants remplace la compétition, pour que le travail scolaire se fasse dans l'**entraide**, la classe se réunit une fois par semaine : c'est le **Conseil de coopérative** inscrit dans l'emploi du temps et qui donne un certain pouvoir aux enfants dans la classe. C'est au cours de ce moment collectif de concertation que s'établissent les règles du *"vivre ensemble"*, que sont évoqués les problèmes d'ordre matériel ou affectif rencontrés par les élèves, ce qui les a marqués et les propositions qu'ils souhaitent soumettre au groupe classe. Au cours de ces réunions, la vie dans la classe est *"parlée"* par les enfants eux-mêmes. Ils peuvent alors s'exprimer sur **l'organisation du travail coopératif et l'organisation individuelle** de chacun. Ce temps de parole, plus institutionnel, permet d'améliorer l'organisation du travail coopératif et de choisir des méthodes de travail solidaires. Le Conseil est l'institution centrale de la classe-coopérative. Très jeunes, les enfants sont capables d'amorcer une réflexion sur ce qui se passe entre eux, à condition qu'on ne parle pas à leur place. C'est avec

leurs mots qu'ils vont considérer le climat dans la classe et raisonner sur leurs relations ; ils sont capables de construire la Loi pour bien vivre dans leur groupe. Au conseil, et *par sa parole, l'enfant participe aux prises de décisions…*

C'est le début d'une pensée civique en marche.

Dans une classe Freinet, l'indifférence n'a pas cours car avec les moments de parole quotidiens :

- l'entretien du matin ou "Quoi de neuf ?",
- la lecture à la classe des textes écrits par les élèves,
- et le conseil de coopérative,

l'entraide est organisée et la solidarité devient une valeur importante et nécessaire pour travailler dans la classe.

Ici, les enfants sont vraiment pris en compte comme des individus, pas comme des sujets auxquels on doit simplement donner un apprentissage.

Témoignage
d'une enseignante en CP-CE1

Pour plus d'informations :
• en France : l'Institut Coopératif de l'École Moderne
www.icem-pedagogie-freinet.org/

• au niveau international :
Fédération Internationale des Mouvements de l'Ecole Moderne

Sortie de scène...

Parfois, le métier est dévorant. L, professeur de français qui a fait des remplacements en Île de France, et qui part en retraite, témoigne sur son épuisement.

Je me rappelle un temps où il me suffisait de taper d'un petit coup sec sur la table pour stopper les bavardages : l'attention était reciblée sur le champ. Je me rappelle un temps où je pouvais faire cours assise derrière mon bureau, où je pouvais enseigner les règles de la grammaire ou de la versification que les élèves écoutaient révérencieusement. Ce serait de nos jours une gageure. Désormais, l'enseignant est acteur, animateur, mobilisateur du public, déployant force stratégie. La condition *sine qua non* de la réussite : l'énergie.

Je suis heureuse de tirer ma révérence sans regrets, sans amertume.

Auparavant, les élèves venaient en cours pour apprendre. Les professeurs étaient censés posséder un savoir spécifique. Il était plus agréable de le recueillir oralement que de façon livresque. Maintenant, l'apprentissage est à portée d'un clic de souris. Selon les envies, les goûts, les pulsions, les événements, il suffit de cliquer pour savoir. Vous cliquez et les écrans vous présentent le monde. Le monde, avec ses images et ses sons, semble si réel que tous les sens, même non sollicités, s'émeuvent. Les nouvelles technologies permettent de voyager au cœur des cellules aussi bien qu'à travers les milliards de galaxies. Alors, écouter un quidam vous expliquer l'accord du COD avec l'auxiliaire avoir, l'emploi des temps dans le récit, ou le théorème de Pythagore, mais diantre, "on s'en tape" !

D'autant que si, pendant le cours de math, on était occupé à griffonner la liste des copains à prévenir pour la "boom fluo", à faire le point pour compléter sa trousse de maquillage, ou à rêver du prochain manga à dévorer ou du dernier jeu vidéo qui vient de sortir, il suffira de chercher sur internet tous les exercices qui correspondent au cours pour s'entraîner, ou mieux, de regarder une bonne vidéo documentaire pour la leçon d'histoire à l'étude. Quant aux lois physiques et aux mystères de la vie pour les sciences naturelles, c'est tout de même plus palpitant "*en live*" ou presque.

Je suis heureuse de tirer ma révérence sans regrets, sans amertume.

On se plaint : les enfants n'ont plus le goût de l'effort. Mais, les adultes n'en sont-ils pas responsables ? Il ne faut pas traumatiser, morigéner, brusquer, cela pourrait avoir de fâcheuses conséquences sur le développement des neurones de nos collégiens. Interrogeons-nous aussi sur les valeurs de notre société, sur ses idoles : consommation, argent, paraître, non frustration, bien-être. Les enfants viennent à l'école pour "bien vivre ensemble", pour retrouver leurs copains et se raconter leurs petites histoires. C'est super. Mais, il y a un "hic". Les professeurs viennent en cours pour délivrer un enseignement.

Les deux objectifs ne se rencontrent pas. Pour les profs, le public n'est pas au rendez-vous. Il y a toujours de la friture sur la ligne. L'attention est ailleurs.

Bien sûr, tout dépend des "croyances" des familles vis à vis de l'école. Si l'enfant est porté par une famille qui croit encore à l'école, il a toutes les chances d'être investi dans son écoute car il croit que ses succès scolaires favoriseront sa réussite professionnelle. Cette croyance investie le porte. Il est encore affecté par les "mauvaises notes" ; il ne veut pas décevoir ses parents. L'enseignant a de ce fait des moyens de pression, de coercition. Si au contraire, les familles ne croient pas à l'école, comment l'enfant pourrait-il y croire ?

Admettons, comme Pangloss[1] que "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles". Il reste juste à redéfinir le rôle de l'école, de l'élève et celui de l'enseignant dans notre société.

Je suis heureuse de tirer ma révérence sans amertume, sans regrets, confiante. Je passe le relais.

L. B.
Île-de-France

[1] *Percepteur de Candide de Voltaire.*

Il y a eux... et puis il y a lui

Eux et toi [sur les élèves et en particulier]

Une semaine qu'il est là, qu'il n'est pas comme les autres avec cette histoire chargée qu'il traîne ; une semaine qu'il dérange, qu'il n'est sans doute pas ici à sa place, qu'il faut essayer, qu'il faut tenir, qu'il faut punir mais pas trop pour éviter l'ingérable explosion, qu'il faut faire son cours un œil en permanence sur lui, qu'il faut parfois lutter jusqu'à l'opposition physique autour d'une porte, qu'il faut laisser se dire des grossièretés, qu'on sent son passé lourd... et en même temps, que, dans le fond, il n'est qu'un gosse qui a vécu des choses pas adaptées à son âge.

En résumé, côté professoral :

Une semaine de galère ;

Une semaine d'une usure psychologique jamais encore vécue jusque là ;

Une semaine à apprendre à me jeter dans la confiance en mon Sauveur un peu plus ;

Une semaine de découverte d'une humanité si jeune, si fragile et pourtant si... blessée.

De ma part, des mots discrets, ici et là, pour le confier à la prière des uns, à la prière des autres.

Je n'ai aucune autre arme ou plutôt, aucun autre moyen pédagogique : je n'ai que la confiance et l'amour qui me fait croire à la force du regard bienveillant et exigeant.

Ce matin, encore une fois trop tôt, à cinq minutes de la fin de mon cours, en le regardant s'enfermer dans sa capuche et sa cagoule une n-ième fois, sans prise, je lui ai doucement souri : il n'a pas idée de combien il est porté par la prière de nombreuses personnes...

De combien il est aimé, malgré...

De combien il est aimé, tout court.

Par Zabou 15 janvier 2014

Texte issu du blog Zabou-the-terrible, où Zabou, "jeune catho" et jeune enseignante de l'Éducation nationale, est généreuse en réflexions et inspiration. Allez voir...

Avec l'aimable autorisation de Zabou.

Comment prendre en compte la parole de l'enfant à l'école ?

Dans le dernier numéro de *Lignes de crêtes*, vous avez pu lire l'annonce de cet ouvrage d'Édith Tartar-Goddet.

Vous trouverez ci-dessous un extrait de son livre qui traite plus particulièrement de la parole

En classe, la parole est un objet qui appartient à l'enseignant.

C'est lui qui en est maître, qui la donne ou ne la donne pas à l'élève. Cette appropriation est perçue par certains enfants comme une injustice, voire même une atteinte à leurs droits. Soit ils contestent par le conflit cette appropriation de la parole par l'enseignant, soit ils se donnent eux-mêmes l'autorisation de parler : "Le maître parle bien tout le temps, lui, dit un enfant de cycle 3, pourquoi j'aurais pas le droit de parler moi aussi ?" Si nous ne faisons pas de la parole un enjeu ou un attribut de notre pouvoir, nous pourrons lâcher un peu de lest à son sujet et nous n'entrerons pas avec les enfants dans des relations raides et figées.

La parole ne nous appartient pas. Elle est le médiateur indispensable entre l'enseignant et les élèves pour éviter les risques de confusion de place et de rôles. Partager la parole avec les enfants n'est pas seulement leur donner la possibilité de s'exprimer librement dans certains lieux et à certains moments, mais c'est aussi pour l'enseignant rendre visible et explicite ce qui se passe en classe : dire ce qu'il fait, faire ce qu'il dit, expliquer les liens entre les notions étudiées, énoncer ce qui se passe entre les enfants...

L'enseignant organise la circulation de la parole. Il parvient à dépasser ses représentations négatives de l'enfant (qui ne sait pas, qui a tout à apprendre et qui dit des choses qui ne l'intéressent pas). Il met de côté ses craintes de ne pas savoir quoi faire de la parole de l'enfant lorsqu'elle n'est pas de type scolaire. **Il compose avec les bavardages** en leur donnant une place précise durant certains moments du cours et apprend aux enfants à **chuchoter** pour que ces échanges ne deviennent pas une difficulté dans la classe. À chaque fois que nous faisons la sourde oreille quand un enfant s'exprime, ou évacuons avec indifférence ou agacement ce qu'il dit, nous devons nous questionner sur le sens de cette conduite. Elle en dit beaucoup et peut produire sur certains enfants des effets de miroir, déjà cités plus haut, en lien avec l'appropriation de la parole par l'enseignant.

Lorsque l'enfant parle de sa vie personnelle, ne croyons pas que nous devons absolument faire quelque chose et lui apporter réponses ou conseils. **La parole de l'enfant n'a pas de fonction performative comme les énoncés scolaires.** Nous avons à lui offrir une écoute bienveillante sans lui poser de questions trop personnelles. Si dans son propos émerge une situation sur laquelle nous pourrions rebondir en classe en nous appuyant sur un outil pédagogique, nous ne devons pas manquer l'occasion d'organiser une séquence suffisamment généraliste afin d'intéresser l'ensemble des enfants de la classe. C'est alors l'occasion d'échanges à distance et argumentés entre et avec les enfants sur des expériences de vie. **Les seuls cas où l'enseignant doit faire quelque chose de la parole personnelle d'un enfant concernent des révélations autour de la mise en danger de celui-ci.**

Édith Tartar-Goddet

Avec l'aimable autorisation des éditions Retz.

"L'enfant est une personne à part entière" extrait des pages 94 à 97 de l'ouvrage d'Edith Tartar-Goddet : La toute puissance à l'école *(Retz, 2014),*

Lieux et temps de parole pour prendre en compte celle des enfants

Faire l'inventaire des types de paroles que les enfants peuvent prononcer à l'école : personnelles, en lien avec des situations scolaires ou relationnelles...

1/ Inventer, chercher et trouver des moments et des lieux où chaque type de parole pourra être accueilli et entendu. Rendre visible ces lieux, le faire savoir aux enfants et aux familles. Ces lieux doivent être régis par un cadre contractualisé entre les personnes en présence, une charte, des objectifs. Ils doivent s'appuyer sur le témoignage discret et pudique de chacun car il ne s'agit en aucun cas de se raconter devant les autres, de déballer ses griefs sur d'autres ni de monopoliser la parole à son seul profit.

2/ Créer des lieux informels pour accompagner et soutenir chaque enfant sous la forme du tutorat. Le référent adulte est choisi par l'enfant qui peut y exprimer une parole spontanée personnelle ou en lien avec son parcours scolaire.

Organiser sur un thème donné des **ateliers philosophiques ou de parole** s'appuyant sur des **photo-langages** ou des exercices de parole ou de relations. De nombreux sites Internet proposent des fiches pour créer et animer ces types de lieux dès l'école maternelle.

Revisiter le "Quoi de neuf ?" dans la classe pour qu'il soit un moment d'échange coopératif et non de "déballage" de la vie personnelle de chacun. Puisqu'il se passe en classe, il doit être un lieu médiatisé par un objet pédagogique comme un mot (loisir, soirée, diner, télé...) ou une situation quotidienne à partir de laquelle chaque enfant pourra énoncer une parole en suivant les règles d'usage de ce moment.

Instaurer des moments de parole indirecte dans la classe **en donnant la parole au corps** et en lui donnant une place pour gérer le stress, l'anxiété individuelle et collective :

- concevoir des outils de mesure, échelle, thermomètre ou règle, pour évaluer le niveau de stress de chacun et du groupe ;
- mettre en place des séquences de détente en classe, relaxation*, musique douce, sophrologie, yoga...

** Samy Boski :* La Relaxation active à l'école et à la maison*, éditions Retz, 1990, 2008.*

Récit et littérature

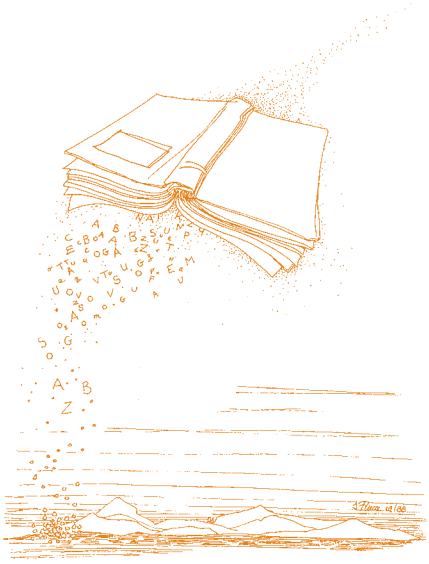
Dès son origine, la littérature semble liée aux récits d'histoires merveilleuses susceptibles d'enchanter le "lecteur", de l'instruire sur sa place dans le monde et de l'éclairer sur le sens de sa vie. Il suffit de rappeler *L'Épopée de Gilgamesh, L'Odyssée* d'Homère et de se laisser emporter par le charme de ces histoires. Le héros Ulysse est un auditeur ému jusqu'aux larmes par certaines de ses aventures racontées par un autre, mais aussi leur narrateur envoûtant qui séduit son auditoire pour le rendre sensible à ses maux et le persuader de le ramener à Ithaque. Le XXe siècle a radicalement remis en cause cette conception de la littérature comme si elle ne pouvait plus être crédible. Dans les dernières répliques de *Fin de partie* de Samuel Beckett, le personnage de Hamm cite un vers d'un sonnet de Baudelaire "Crépuscule" dont il semble persifler la grandiloquence. C'est que les grandes horreurs du siècle ont radicalement changé les valeurs ou plus exactement ce que l'on considérait comme des valeurs : l'héroïsme, l'obéissance, le patriotisme, le respect de l'ordre, la vénération pour le beau et le sublime, la confiance prodiguée dans la science et les idéologies ; tout cela s'est avéré la source d'une monstruosité inédite jusqu'alors. La civilisation engendra la barbarie. Il n'est pas étonnant que la langue même, source de propagande et véhicule des idéologies, en ait été affectée et avec elle la littérature. Parallèlement, la linguistique s'est développée au point de devenir une "science" fondamentale, nécessaire pour décrypter les textes mais aussi procéder à une certaine lecture de la société (voir *Mythologies* de R. Barthes).

Certes des écrivains comme Flaubert avaient déjà remis en cause de façon parodique les clichés et autres idées reçues, et avaient illustré leurs critiques par leurs œuvres, mais jamais ils n'avaient autant mis en doute le rapport du langage au réel et déconsidéré en quelque sorte le pouvoir de la fiction et la noblesse de la rhétorique. Cette mise en cause du langage se traduit dans les œuvres littéraires de multiples façons. Elle souligne d'abord l'incommunicabilité entre les êtres. On assiste dans le théâtre des années 50 (appelé "théâtre de l'absurde") à des dialogues de sourds systématiques entre les personnages. Dans *Les Chaises* d'Ionesco, un orateur muet délivre son message présenté comme vital pour l'humanité, uniquement par des gestes devant un auditoire constitué de chaises vides, tandis que *La Cantatrice chauve*, bâtie à partir de méthodes d'apprentissage des langues, reprend de façon caricaturale les processus de communication jusqu'au non-sens. Il s'agit pour Ionesco de dénoncer notre pratique quotidienne d'une langue qui fonctionne à vide, de façon uniforme et mécanique : la langue-cliché, préfiguration du slogan qui est l'instrument de la dictature et de ses prémices : l'abandon de l'acuité intellectuelle et de la personnalité au profit d'une pensée conformiste qui se réfugie dans l'opinion commune, ce qu'illustre sa pièce la plus représentée, *Rhinocéros*. Chez Beckett, outre l'incommunicabilité, le soliloque récurrent et obsessionnel traduit la peur du vide. Il s'agit de combler un manque et le langage est un passe-temps, un divertissement pour échapper à la conscience du vide : se raconter des histoires, c'est ici tenter d'échapper à l'angoisse. D'ailleurs, les silences hantent les dialogues et ses pièces sont construites comme de véritables partitions avec des jeux de répétitions, de variations, de modulations comme dans la musique classique. En même temps l'oralité gagne du terrain sur la langue écrite : syntaxe sommaire dans *L'Étranger* de Camus pour le théâtre duquel le philosophe Merleau-Ponty évoquait "des paroles manquées" ; écriture phonétique dans *Zazie dans le métro* de Queneau à l'exemple du fameux "doukipudonktan" qui ouvre le roman, lexique moins littéraire et recherché...

Bien plus encore c'est contre une forme de belle écriture et contre sa propre autorité que s'attaque la littérature, comme si la rhétorique apparaissait usée et factice. Dès l'aube de

ce siècle-là, Jarry avec *Ubu Roi* heurtait le public moins par sa parodie de *Macbeth* de Shakespeare que par une tonalité agressive qui faisait éclater les codes et les conventions : un comique macabre, une schématisation extrême des caractères et des situations, une absence totale des bienséances, une volonté évidente de faire scandale, comme si le respect dû à l'art n'existait plus. Avec les pièces de Beckett, la culture, à l'image des personnages, clochards ou paralytiques, apparaît à l'état de déchets, et non plus comme un ensemble admirable des productions de l'esprit humain. La littérature s'attache désormais à présenter des personnages aux prises avec le quotidien, ceux qu'on appelle des "anti-héros", des êtres plats, sans consistance, à l'identité insaisissable ou floue, auxquels il est difficile de s'attacher ou de s'identifier : tout le monde en a fait l'expérience avec la lecture de *L'Étranger.* Nathalie Sarraute, par exemple, s'attache à essayer de saisir leur pensée au moment même où elle se forme, avant sa formulation en langage clair et de rapporter ce flux continuel de la conscience à travers des situations quotidiennes ou banales qui dissolvent le personnage et l'intrigue du roman classique.

La déconstruction des formes s'accentue avec le Nouveau Roman qui refuse l'héritage balzacien d'un univers social dans lequel le personnage doit se construire en conquérant sa place. Pour A. Robbe Grillet, le théoricien du Nouveau Roman, un tel univers ne parle plus et ne correspond plus à ce qui définit l'époque des années 50, héritière de l'anonymat des sociétés industrielles et du matricule des camps de concentration ou d'extermination. Le réel n'est plus envisagé comme une référence objective et immuable, stable. Il est parcellaire, relatif, voire construction illusoire de notre esprit. On assiste dès lors à une déconstruction des données du roman traditionnel à travers une écriture novatrice par sa typographie, par l'intégration directe des dialogues dans le corps du récit, par la multiplicité du sens des images (voir C. Simon, prix

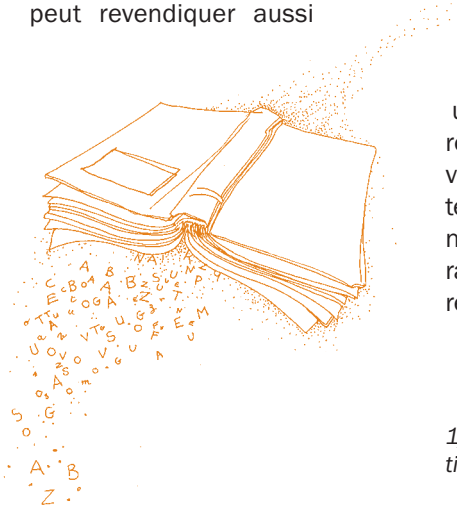


Nobel de littérature dans *La route des Flandres*) ou à travers une architecture littéraire qui renvoie à une construction verbale où le signe l'emporte sur le référent, un peu comme s'il s'agissait de peinture abstraite. À cela s'ajoute un véritable bousculement de l'espace et du temps, comme chez Butor dans son roman, *La Modification,* écrit à la deuxième personne, "Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre...". S'y déploie, sur le temps d'un trajet Paris-Rome en train, tout un jeu entre l'espace fermé du compartiment et l'évasion des souvenirs ou celle d'un avenir incertain. D'où des textes souvent hermétiques, d'une étonnante modernité novatrice à l'instar de la musique sérielle qui abolit les thèmes en musique, et ce, en totale rupture avec les conventions d'écriture précédentes.

Il n'est pas jusqu'à la poésie elle-même qui, bien que féconde au XXe siècle, n'ait envisagé une certaine défiance vis-à-vis de la langue et du lyrisme malgré les surréalistes et la Résistance. La versification adopte des formes plus libres, s'émancipe des règles traditionnelles, simplifie parfois son vocabulaire, moins pour contester la langue que pour mieux toucher le public il est vrai ; mais elle peut avec F. Ponge adopter et revendiquer une attitude nettement anti-lyrique et anti-sentimentale. Ses poèmes décrivent des objets, des phénomènes naturels, des animaux, des aliments, des situations, le plus souvent banals et quotidiens avec une minutie extrême et une méthode rigoureuse qui vise l'effacement de la subjectivité, de l'émotion et du symbolique. Aucune métaphysique. La matérialité prime. Le poète joue des subtils rapports entre le signe et le référent : ainsi le poème "14 juillet" déploie toute une imagerie à travers la forme des lettres et des chiffres comme si les signes renfermaient l'événement historique, le poème "L'Assiette" renvoie à toutes les possibilités sémantiques et étymologiques du mot dans la description de l'objet... le poème devenant lui-même un objet précieux et subtil. Méfiante à l'égard de l'artifice poétique, la poésie s'est donc tournée vers le quotidien et les recherches formelles à base de mathématiques parfois (Queneau était mathématicien, comme son ami Le Lionnais fondateur avec lui de l'OULIPO : l'OUvroir de LIttérature POtentielle dont les membres et les activités illustrent l'émission *Les papous dans la tête,* le dimanche midi sur France Culture). Elle se fait plus discrète et surtout plus fragmentaire traduisant ainsi les difficultés du langage à dire le monde en vé-

rité, sans artifice ni grandiloquence. Dans *Leçons,* écrit à la mort de son beau-père, P. Jaccottet exprime la contradiction entre l'évocation poétique de la mort et son horreur ainsi que la difficulté de conserver une langue qui reste fidèle à la réalité vécue sans la fausser par l'enjolivement poétique. Dans une encyclopédie des années 70 aux éditions Bordas, R. Caratini s'interrogeait sur la possibilité d'un avenir pour la littérature...

Mais depuis les années 80, on assiste à une sorte de retournement : un exemple remarquable pourrait être le roman autobiographique de M. Duras, *L'Amant,* qui obtint le prix Goncourt en 1984. Personnalité majeure du nouveau roman, M. Duras y adopte un ton autobiographique et lyrique, présente des personnages plus traditionnels et une écriture moins troublée par le sentiment du vide. Ce retournement n'annule pas pour autant la réflexion antérieure sur le langage. Pour Quignard, il demeure le signe d'un manque inhérent à la condition humaine. On continue de s'intéresser à des personnages secondaires, effacés. Ce sont encore des fragments de vie, comme dans ses *Tablettes de buis d'Apronenia Avitia* qui présentent les réflexions, les préoccupations sentimentales ou domestiques, les scènes de la vie ordinaire aussi bien que les listes de courses d'une patricienne romaine du Bas Empire, au moment où s'effondre l'Empire romain d'Occident, sans qu'elle y soit sensible. Mais P. Michon évoque la banalité voire la trivialité de vies obscures dans un style très travaillé et très classique qui leur confère un certain lyrisme d'où naissent de saisissants contrastes (*Vies minuscules*). Le théâtre de Koltès, qui date des années 80, renoue avec le lyrisme dans une écriture qui traduit les conflits de tous ordres. Mais on assiste également au retour des mythes et des références culturelles dans une perspective qui n'est plus parodique. Certes M. Tournier (qui ne commence à écrire qu'à la fin des années 60) avait donné à ces mythes une place fondamentale et centrale dans son œuvre (*Vendredi ou les limbes du Pacifique* est l'histoire de Robinson Crusoë de De Foe dans une signification renversée ; *Le Roi des Aulnes*, référence à un poème de Goethe, évoque une légende germanique, *Gaspard, Melchior, Balthazar* reprend les trois rois mages), puisqu'en les confrontant à la société de consommation et à l'Histoire, il propose un éclairage sur le monde contemporain. Chez Le Clézio, dernier prix Nobel d'expression française, la confrontation de notre univers occidental avec d'autres civilisations exprime en paraboles une vision du monde qui condamne l'artifice du premier au profit de l'éloge d'une sagesse accordée à la nature. Plus proches de nous, des écrivains comme L. Gaudé et W. Mouawad évoquent des références plus nettes encore, tout en rendant à la rhétorique ses lettres de noblesse : Dans *La Mort du Roi Tsongor,* prix Goncourt des lycéens au début des années 2000, le premier peut revendiquer aussi bien l'*Iliade* comme modèle dont il emprunte le style épique, que les légendes orales des récits africains ou encore la veine des romans initiatiques dans une écriture riche qui joue pleinement le jeu de l'illusion romanesque.



Dans *Incendies*[1], pièce théâtrale de W. Mouawad, le schéma narratif complexe rappelle l'histoire d'Œdipe. Violée par son propre fils qu'elle a dû abandonner vingt ans plus tôt, à sa naissance, et dont elle a deux jumeaux, une mère reste prostrée, privée de parole jusqu'à ses derniers jours, après avoir reconnu dans le bourreau qui lui a fait subir les derniers outrages, alors qu'elle était internée dans une prison politique, son propre fils. L'œuvre a pour toile de fond les conflits interreligieux du Moyen-Orient dont l'auteur, de nationalité canadienne, tire ses origines. À sa mort, cette femme livre à ses jumeaux un bien étrange testament par lequel elle leur demande de retrouver leur père et leur frère et de transmettre à chacun une lettre différente, sans leur dire qu'ils ne font qu'un. L'écriture est protéiforme, tour à tour lyrique, comique ou humoristique, évidemment tragique et surtout très expressive, et même poétique. À travers ces deux lettres adressées à une même personne ambivalente, fils désiré et chéri tout autant que bourreau abject et criminel, la parole (plus que l'écrit) retrouve une force positive qui peut suggérer un dépassement des conflits voire de la tragédie. Depuis longtemps peut-être, la littérature n'avait pas exprimé une telle espérance dans le pouvoir libérateur et réconciliateur de la parole...

Bernard Lepage
Maine-et-Loire

1/ D. Villeneuve en a tiré un film au titre identique.

Apprendre en tandem

Professeur de français, ou de lettres, ou de littérature, je travaille sur de la “parole gelée” (pour reprendre la métaphore de Rabelais dans le *Quart Livre*…), de la parole figée (= des mots imprimés sur une page) que je dois m’efforcer de dégeler, de rendre vivante et vivifiante… le tout à l’aide de mon cours oral, de mes mots à moi, ceux que je professe (= “dire devant”, étymologiquement) face à mes élèves. La littérature, ou, pour faire moins cuistre, un grand et beau texte, “prend vie et se réchauffe” dans l’échange oral entre maître et élève, l’explication, le questionnement, l’interprétation ensemble… On peut en dire autant du savoir au sens large. Tout ce qui ne se partage pas et ne s’échange pas ou n’est pas objet d’échange, est mort, gelé. Quelle belle pensée à méditer pour la rentrée !

Être de parole, car il est “celui qui parle devant”, le professeur est parfois aussi bien inspiré de se taire, et de céder la parole à d’autres. En 2013-2014, dans une Seconde tout à fait banale, sans “option de prestige” (= ni “classe euro”, ni Chinois LV3 ou autre moyen de pratiquer une sélection qui ne dit pas son nom…), devant les difficultés sérieuses de certains de mes élèves, au bout d’un trimestre, me sentant quelque peu impuissante, malgré des heures de “soutien”, j’ai eu l’idée de déléguer mon pouvoir de la parole aux pairs, à d’autres élèves. J’ai donc proposé de fonctionner en **tandem**, et j’ai dit quels étaient les dix élèves que je pressentais ou voyais bien en “**pilotes**”, parce qu’ils seraient devant et tiendraient le guidon, indiqueraient un peu la route, et les dix élèves qui pouvaient être “**équipiers**”, qui avaient besoin d’être sur le tandem ; j’ai bien précisé (photos à l’appui) que les deux devraient pédaler et faire des efforts, la course se gagne en équipe sur un tandem ! Je préfère ces mots à *tutorat, tuteur et tutés* (?), pas très heureux. Huit tandems se sont constitués librement et ont pris le départ, au 2e trimestre (décembre). Les deux élèves se sont mis l’un à côté de l’autre en classe, et ils avaient le droit d’échanger à voix basse pendant le cours (le/la pilote donnant par exemple *mezzo voce* à son équipier-e- les explications que l’autre lui réclamait) ; l’un pouvait regarder la prise de notes de l’autre, ou l’aider à corriger son devoir pendant les séances de correction. Bref, tout pouvait être partagé : à eux de gérer leurs échanges. Si les résultats de l’équipier progressaient, le pilote (en général bon ou très bon élève) recevait une petite gratification (½ ou 1 pt de bonus, ce qui ne changeait guère sa moyenne) et une appréciation élogieuse sur son travail d’aide, de pilotage. L‘équipier était naturellement chaudement félicité aussi pour ses progrès. Deux jeunes filles, très bonnes élèves mais modestes et assez timides, ont dit au professeur principal de la classe (ma collègue de SES) leur satisfaction et leur joie de voir ainsi leur parole et leurs compétences reconnues et valorisées. Les élèves aidés hésitaient moins à poser des questions (puisque ce n’était plus tout haut, au vu et au su de toute la classe), leur parole pouvait s’exercer “dans l’intimité de leur tandem”. Je n’ai rien imposé, je ne me suis mêlée de rien, j’étais juste là pour encourager et apporter de l’aide en cas de besoin. Certaines (rares) se sont mises à travailler ensemble entre les cours, ou pour une autre matière que le français… Un tandem a battu de l’aile (dispute entre les deux filles), puis repris la route ensemble…

Je suis allée plus loin au bout d’un mois ou deux : devant le succès de ces échanges entre pairs (car il y a eu de réels et gros progrès pour 4 tandems, et ce fut plus mitigé pour les quatre autres…), j’ai autorisé les 16 pilotes et équipiers à

faire ensemble une (petite) partie de certains contrôles (pas ceux qui vérifiaient un apprentissage par cœur, mais ceux qui demandaient de mettre en œuvre des compétences complexes) : donc, pour traiter l'une des trois ou quatre questions d'ensemble posées sur un texte, par exemple, pilote et équipier se mettaient l'un à côté de l'autre, et travaillaient ensemble à voix basse et au brouillon (pendant ¼ d'heure, 30 mn maximum sur un devoir de deux heures). Ensuite, chacun repartait de son côté et rédigeait seul la réponse à cette question, puis faisait individuellement le reste du devoir. Là aussi, progrès spectaculaires : tout ce qu'il n'avait pas bien saisi dans le texte, l'équipier en demandait rapidement une explication à son pilote ; ou validait une hypothèse dont il ne se sentait pas sûr... Ainsi "mis en jambe" et surtout rassuré, l'élève qui en avait besoin ne se sentait plus paniqué et seul devant le "contrôle", et ce quart d'heure de pédalage en tandem en a décoincé plus d'un qui a bien mieux réussi l'ensemble du devoir, y compris la ou les parties du devoir sur lesquelles il n'avait pas travaillé avec son pilote : cela m'a ouvert les yeux !

Magie de l'échange et des paroles réconfortantes en début d'épreuve ! Les "paroles gelées" du texte de Rimbaud, Voltaire, Balzac... (et la perspective glaçante, frigorifiante, de la mauvaise note) dégelées par la magie d'un court échange avec un camarade ; la foi en soi et en ses capacités réchauffée ; la volonté de faire de son mieux réactivée, pour soi, et pour ne pas décevoir le pilote... Que de bonnes conditions pour réussir sa "course" !

Conséquence inattendue de ces tandems : progrès aussi de certains pilotes (même sans le point de "bonus"), parce qu'ils révisaient et apprenaient mieux, pour pouvoir expliquer à l'autre, ou mémorisaient beaucoup plus vite le soir ce qu'ils avaient pris le temps de mettre en mots et de clarifier, pendant le cours, pour leur équipier ! Là aussi, une élève-pilote m'a stupéfaite en me le disant clairement...

C'est décidé, je proposerai les tandems dans toutes mes classes cette année.

Cathy Réalini
Île-de-France

L'art d'enseigner

Un maître qui dit tout n'est pas un bon maître. L'enfant est curieux, il aime à savoir. Il aime aussi à découvrir.

Dis assez pour guider les recherches, et pas trop pour les rendre inutiles. Ni plus, ni moins. L'impatience d'aboutir fait parler, l'intérêt de l'élève fait se taire.

L'art d'enseigner consiste en grande partie, dans un milieu donné, à trouver la dose du silence et de la parole.

Souvent les maîtres parlent beaucoup, trop, fatigue inutile qu'ils s'imposent au détriment de l'élève.

Cardinal Jules Saliège, *Menus propos*, tome 3,
7 janvier 1940

"Les mots et la parole ont une force insoupçonnée : ils sont la tourmente ou la brise, la pluie qui dévaste ou l'eau qui irrigue".

Martin Gray, *Le Livre de la vie* (1973)

Petite fable batracienne

Il était une fois une course de grenouilles ; elles devaient réussir à grimper tout en haut d'une vertigineuse falaise. À la vue de ce défi, beaucoup de leurs congénères se rassemblèrent pour observer les concurrentes :

"3, 2, 1 : partez ! Et c'est parti, la course commence. Et déjà les premières grenouilles se détachent du peloton. Olala, voilà une montée qui n'est certes pas de tout repos ! Et déjà une première série de concurrentes qui jettent l'éponge..."

Des spectateurs coassaient en chœur : "En tout cas, je ne voudrais pas être à leur place !

- Non, c'est beaucoup trop difficile !
- Et terriblement dangereux !
- Il vaudrait mieux abandonner...
- C'est perdu d'avance !"

En entendant ces paroles, beaucoup de concurrentes choisirent d'abandonner les unes après les autres.

- "Regardez, il y en a une qui continue !
- Mais c'est pas possible de voir des choses pareilles !
- Redescends, tu n'y arriveras jamais..."

Et c'est au prix d'un grand effort que la seule grenouille encore en course arriva près du but : oui, ça y est, elle a atteint le sommet !

- "Oh ! elle a réussi ! Incroyable..."

Les autres grenouilles, stupéfaites, n'en croyaient pas leurs yeux.

- "C'est formidable ! Quel est ton secret ?
- Coa ? Coa ??"

Et c'est ainsi que l'on découvrit que la grenouille victorieuse était simplement... sourde !

Soutien par la parole

On pourrait croire que la parole la plus importante est celle du maître face à ses élèves. Celle qui délivre le savoir, explique les notions nouvelles.

Mais non. Au cours de mes 28 années de carrière à l'école élémentaire, je me suis rendu compte que la parole la plus importante est celle qui dépasse le cadre scolaire.

Tout d'abord, la parole doit désamorcer les malentendus avec les familles, les questionnements des parents. Certains parents viennent nous voir parce qu'ils sont en souffrance : leur enfant ne travaille pas bien à l'école, il a des problèmes de comportement, de concentration, une Dys (dyslexie, dyspraxie,...). C'est à nous de les rassurer, de discuter, de trouver une solution pour aménager le travail, trouver une orientation.

Une élève atteinte d'une dyslexie très sévère est venue s'inscrire au CM1 dans mon école. Elle était très renfermée, prise en grippe par le maître et les camarades de l'école précédente. La maman avait une souffrance telle qu'elle ne savait plus quoi faire pour sa fille. Nous nous sommes rencontrées souvent pour mettre des choses en place. On a eu une AVS[1], on a eu un suivi du SESSAD[2] : la petite n'était plus seule face à ses problèmes. Elle a fait des progrès énormes, malgré le handicap, qui lui ne s'est pas effacé mais a été contourné avec une équipe qui a toujours communiqué autour d'elle. Elle avait deux ans de retard au CM1, donc elle part en SEGPA[3] au collège pour la rentrée prochaine avec une confiance retrouvée.

Des enfants viennent se confier à nous : *"mes parents se disputent souvent", "mon papy est très malade"*. La parole est alors de réconfort, parfois d'explication (car à la maison on n'aborde pas ces sujets-là, de peur de choquer les enfants). Certains enfants préfèrent en parler au maître, car ils ont peur de faire de la peine à leurs parents s'ils leur posent des questions.

Je garde en mémoire une famille dont les parents se sont séparés et dont le conflit entre eux et pour la garde des enfants dure depuis quatre ans. Nous avons eu les trois garçons de cette famille. Ils ont tous eu des problèmes à l'école : l'aîné ne voulait pas travailler, il écrivait la date chaque matin et c'était tout. Lorsque je me suis fâchée, il s'est plaint à son papa qui voulait venir me casser la figure. Lors de la réunion des parents, le papa est arrivé avec un visage fermé, je n'étais pas très à l'aise. Mais j'ai expliqué que j'exigeais un travail et que c'était moi qui commandais dans ma classe. On a fini la réunion et il est venu me serrer la main en me disant qu'il dirait cela à son fils.

Le cadet était très colérique et ne supportait pas la frustration. Nous avons passé des heures, ma collègue et moi, à désamorcer des conflits avec les camarades, calmer ses colères noires. Nous n'étions pas trop de deux, ma collègue est plus dans la discussion : au bout d'un moment, moi, je m'énerve !

Et le dernier ne tenait pas en place. À midi, je ne pouvais plus rien en tirer. Il faisait preuve d'une inattention et d'une agitation permanentes.

La parole a été d'un grand secours pour les enfants de cette famille, car elle mettait des mots sur un malaise qui s'exprimait par des actes inappropriés, en classe et dans la cour. Elle nous a permis aussi de parler entre collègues car parfois nous étions épuisées de ces conflits persistants et il fallait qu'on en discute.

Pour pouvoir exercer cette parole il faut une grande disponibilité : accepter de recevoir des parents à 20 h car ils travaillent tard, accepter de recevoir des coups de téléphone à la maison parce qu'untel a oublié son livre et pleure chez lui car il ne pourra pas appendre sa leçon pour le contrôle. On dit qu'on trouvera une solution et l'enfant est rassuré.

Cette disponibilité est indispensable de nos jours, car certains enfants doivent se sentir en sécurité à l'école et accompagnés d'un dialogue instauré avec leur famille.

Un enfant dont je ne comprenais pas l'attitude et le fonctionnement me posait des problèmes à l'école. J'ai proposé de l'accompagner un mercredi après-midi au CMP[4] avec sa maman. Les explications de la psychologue ont pu m'aider à travailler avec lui. C'est encore la parole, l'échange avec des professionnels qui m'a ouvert des portes pour améliorer mon travail et ma relation avec cet enfant.

Après avoir évoqué la parole échangée avec les enfants, les familles, les collègues, je pourrais parler des échanges avec la hiérarchie, la municipalité, en qualité de directrice d'école. Mais cette parole est normale et nécessaire pour le bon fonctionnement de l'établissement et me semble moins importante que celle qui consiste à assurer le bien-être des enfants en classe et la confiance des parents dans l'institution scolaire.

C. L.

1/ Auxiliaire de vie scolaire.
2/ Service d'Éducation Spéciale et de Soins à Domicile.
3/ Section d'Enseignement Général et Professionnel Adapté.
4/ Centre Médico Pédagogique.

La Parole qui féconde et renouvelle

C'est dans notre vie qui, du matin au soir,
coule entre les rives de notre maison,
de nos rues, de nos rencontres,
que la parole de Dieu veut résider.

C'est dans notre esprit qui nous fait nous-mêmes
à travers les actes de notre travail,
de nos peines, de nos joies, de nos amours,
que la parole de Dieu veut demeurer.

La phrase du Seigneur
que nous avons arrachée à l'Évangile
dans une messe du matin
ou dans une course de métro,
ou entre deux travaux de ménage,
ou le soir dans notre lit,
elle ne doit plus nous quitter,
pas plus que ne nous quitte notre vie ou notre esprit.
Elle veut féconder, modifier, renouveler
la poignée de main que nous aurons à donner,
notre effort sur notre tâche,
notre regard sur ceux que nous rencontrons,
notre réaction sur la fatigue,
notre sursaut devant la douleur,
notre épanouissement dans la joie.

Elle veut être chez elle partout
où nous sommes chez nous.

Elle veut être nous-mêmes partout
où nous sommes nous.
La parole du Seigneur, elle exige notre respect.

copyright : "Amis de Madeleine Delbrêl"

Si notre vie a des pauses possibles,
elle veut posséder à la fois
un peu ou beaucoup de ces pauses,
elle exige que notre esprit
s'occupe exclusivement d'elle,
veut de lui le sacrifice
de tout ce qui vaut moins qu'elle.
Elle veut que l'on prie sur elle dans l'oubli
de tout ce qui est si peu à côté d'elle.

Madeleine Delbrêl

Extrait de "Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres"
La sainteté des gens ordinaires, *tome VII des Œuvres complètes, p. 159-161*

Constitution de la Bible

Le **mot "Bible"** : un neutre pluriel en grec (ta biblia : les livres) qui devient un féminin singulier : hè biblia en grec, biblia en latin. **La Bible est une bibliothèque** comprenant des œuvres appartenant à des genres littéraires différents (histoire, poésie, oracles prophétiques, lettres…) mais dont l'unité réside dans le fait que juifs et chrétiens y voient la transmission de la Parole de Dieu.

La Bible juive (= Ancien Testament des chrétiens)

Elle prend son origine dans l'histoire du peuple d'Israël. C'est **une relecture de l'histoire d'Israël à la lumière de la foi en un Dieu unique qui s'y révèle et fait alliance avec le peuple d'Israël.**

À l'origine des traditions orales (concernant Abraham, Jacob, Moïse…) qui vont commencer à être mises par écrit vers l'an 1000 avant notre ère (datation traditionnelle) ou plutôt vers le 7e siècle avant notre ère seulement, d'après les recherches archéologiques les plus récentes.

La Bible hébraïque

Écrite en hébreu (avec quelques passages en araméen), elle est constituée de **trois parties : la Loi (Torah), les Prophètes (Nebi'im), les Écrits (Ketubim). Les juifs la désignent par l'acronyme TaNaK.**

Le premier ensemble, **la Torah** (les cinq premiers livres de la Bible : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome), semble être constitué dès le retour d'exil (5e ou 4e siècle avant notre ère).

Le recueil des **Prophètes**, qui comprend les Prophètes premiers (nos livres "historiques" : Josué, Juges, 1 et 2 Samuel, 1 et 2 Rois) et les Prophètes derniers (Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze "petits prophètes") a dû se fixer vers le début du 2e siècle avant notre ère.

Le groupe des **Écrits**, tous les livres qui restent, s'est, semble-t-il, constitué autour du livre des Psaumes qui, à cause de son usage liturgique a dû se stabiliser assez vite. La liste en est restée longtemps ouverte.

C'est au premier siècle de notre ère que le judaïsme palestinien fixe le canon définitif de la Bible d'après les deux critères suivants : la période d'inspiration a duré de Moïse à Artaxerxés (5e siècle avant notre ère), seuls les textes écrits en hébreu (et en araméen) sont reçus.

La Bible grecque

À l'initiative d'un des monarques lagides (Ptolémée Philadelphe ou son prédécesseur), qui régnait sur l'Égypte en ce temps là, la Torah est traduite en grec à Alexandrie à la fin du 3e siècle ou au début du 2e avant notre ère. La tradition veut que ce fût l'œuvre de 72 ou 70 traducteurs venus de Jérusalem, d'où son nom de "version des Septante". On dit aussi "**la Septante**".

Cette traduction répondait à la volonté du roi de connaître la "Loi" à laquelle se référait l'importante communauté juive d'Alexandrie et au désir d'enrichir sa fameuse Bibliothèque.

Du côté juif, cette traduction répondait au besoin latent d'avoir un texte compréhensible par cette communauté qui, parfaitement hellénisée, ne comprenait plus l'hébreu.

Outre la Torah, c'est l'ensemble des livres de la Bible juive qui seront traduits ensuite. On y ajoutera même des livres écrits originellement en grec, comme, par exemple, le Livre de la Sagesse. L'ensemble prendra le nom de Septante.

La Septante sera la première Bible de l'Église primitive. Elle sera alors répudiée par les juifs de la diaspora au profit de la traduction d'Aquila, sorte de calque de l'hébreu.

La Bible chrétienne

Elle comprend l'Ancien (ou Premier) Testament (= Bible juive) et le Nouveau (ou Second) Testament.

L'ordre des livres de l'Ancien Testament des chrétiens est différent de celui de la Bible hébraïque et provient peut-être de la Bible grecque, à moins qu'il ne soit une innovation chrétienne : le Pentateuque (les "cinq livres" de la Torah), les livres historiques, les livres poétiques et sapientiaux, les Prophètes.

Le Nouveau Testament constitue une relecture de "l'événement Jésus" à la lumière de la foi en la Résurrection. Il comprend 27 livres, dont les 4 Évangiles, les Actes des Apôtres, le corpus des lettres pauliniennes, des lettres de Jacques, Pierre, Jean et Jude, l'Apocalypse (= "révélation").

Tous les textes du Nouveau Testament sont originellement écrits en grec, langue de communication internationale dans la partie orientale de l'Empire romain. Jésus est mort crucifié en 30, très vraisemblablement. Les textes du Nouveau Testament ont été écrits dès les années 50-55 pour certaines lettres de Paul (1 Thessaloniciens, 1 et 2 Corinthiens, Galates et Romains), vers 70 pour les Évangiles synoptiques (Matthieu, Marc, Luc, qu'on peut embrasser d'un seul regard sur un tableau comparatif ou synopse), vers 100 pour l'Évangile de Jean. Un document datant des années 180, le fragment de Muratori, donne une liste très proche de ce qui est aujourd'hui le canon (liste des textes reconnus par les chrétiens) du Nouveau Testament.

La Bible latine

Les premières communautés chrétiennes, composées essentiellement d'orientaux, même en Occident, parlent grec. Quand le christianisme se répand dans les populations de langue latine, le besoin d'une traduction latine de la Bible se fait sentir. Vers le milieu du 2e siècle apparaît alors une première traduction, de la Septante pour l'Ancien Testament, et des différents livres du Nouveau, connue sous le nom de *Vetus Latina* ("Vieille Latine"), traduction multiforme et peu sûre.

À la fin du 4e siècle et au début du 5e, Jérôme, d'abord encouragé par le Pape Damase qui lui demande de réviser les traductions latines des Évangiles pour en supprimer les divergences, entreprend également une révision des textes de l'Ancien Testament. Il commence par travailler sur le texte des Septante, mais très vite il se rend compte qu'il lui faut remonter à l'original hébreu, l'*hebraica veritas*. Il va finalement traduire sur l'hébreu tous les textes de la Bible hébraïque. Cette traduction, jointe à la révision des Évangiles, d'abord conçue pour des raisons scientifiques, va constituer la base de ce qui va devenir la **Vulgate**, édition courante (*editio vulgata*) qui sera canonisée par le Concile de Trente en 1546.

Les traductions en langues vernaculaires

Dès la naissance de la Réforme, au 16e siècle, les protestants, s'inscrivant dans le courant humaniste qui préconise le retour aux textes originels, se préoccupent de traduire la Bible dans les langues vivantes de leur époque. Luther donne l'exemple en traduisant la Bible en allemand, entreprise qui est achevée en 1534. En français, la Bible d'Olivétan date de 1535.

Du côté catholique, malgré un certain nombre de traductions en langues vernaculaires dès l'époque médiévale, il faudra attendre la fin du 19e siècle (Encyclique *Providentissimus Deus* du Pape Léon XIII, en 1893) et surtout le Concile Vatican II au 20e siècle pour qu'on encourage les laïcs à lire la Bible.

Bible catholique, Bible protestante, Bible orthodoxe.

Pour l'Ancien Testament, la Bible protestante se limite aux livres reconnus dans la Bible hébraïque.

Les Bibles catholiques ajoutent des textes, dits deutéro-canoniques ("du deuxième canon". Pour les protestants il s'agit de textes "apocryphes") figurant uniquement dans la Bible grecque (supplément grec d'Esther, Tobie, Judith, Sagesse, Ecclésiastique, Baruch, Supplément grec de Daniel, 1 et 2 Macchabées). **Les orthodoxes ajoutent encore d'autres livres provenant de la Bible grecque** (3 et 4 Esdras, 3 et 4 Maccabées, la Prière de Manassé et le Psaume 151).

Pour le Nouveau Testament, il n'y a aucune divergence entre les différentes confessions chrétiennes.

La TOB, *Traduction œcuménique de la Bible* (1e édition : NT : 1972 ; AT : 1975) est l'œuvre de spécialistes catholiques et protestants. Elle manifeste la volonté de traduire et de lire ensemble la Bible et elle en démontre la possibilité. Pour l'Ancien Testament, l'ordre y est celui de la Bible hébraïque, les "deutérocanoniques" ou "apocryphes" étant rejetés à la fin. La révision de 2010 intègre les textes de la Bible grecque reconnus seulement par les orthodoxes.

Jean-Louis Gourdain
Seine Maritime

Notre Père (Matthieu 6, 9-13)

Texte grec	Traduction littérale du grec	Bible en français courant (révision 1997)	TOB (révision de 1988)
Πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς, *ἁγιασθήτω τὸ ὄνομά σου.*	Notre Père des cieux, *que ton nom soit sanctifié.*	Notre Père qui es dans les cieux, *que chacun reconnaisse que tu es le Dieu saint*	Notre Père qui es aux cieux, *fais connaître à tous qui tu es,*
Ἐλθέτω ἡ βασιλεία σου. Γενηθήτω τὸ θέλημά σου, ὡς ἐν οὐρανῷ, καὶ ἐπὶ γῆς.	Que *ton règne/royaume* vienne. Que ta volonté advienne, comme dans le ciel, sur la terre aussi	que ton *Règne* vienne ; que chacun, sur la terre, fasse ta volonté comme elle est faite dans le ciel.	fais venir ton *Règne*, fais se réaliser ta volonté sur la terre à l'image du ciel
Τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δὸς ἡμῖν σήμερον.	Donne-nous aujourd'hui *notre pain du lendemain /quotidien/ nécessaire à l'existence.*	Donne-nous aujourd'hui *le pain nécessaire.*	Donne-nous aujourd'hui *le pain dont nous avons besoin.*
Καὶ ἄφες ἡμῖν τὰ ὀφειλήματα ἡμῶν, ὡς καὶ ἡμεῖς ἀφήκαμεν τοῖς ὀφειλέταις ἡμῶν.	Et r*emets-nous nos dettes,* comme nous aussi avons remis à nos débiteurs.	*Pardonne-nous nos torts,* comme nous pardonnons nous aussi à ceux qui nous ont fait du tort.	*Pardonne-nous nos torts envers toi,* comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous.
Καὶ μὴ εἰσενέγκῃς ἡμᾶς εἰς πειρασμόν, ἀλλὰ ῥῦσαι ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ πονηροῦ.	*Et ne nous conduis pas dans l'épreuve/ la tentation,* mais délivre-nous *du mal/ du mauvais.*	*Et ne nous expose pas à la tentation,* mais délivre-nous *du Mauvais.*	*Et ne nous conduis pas dans la tentation,* mais délivre-nous *du Tentateur.*

Animation liturgique et parole

Un animateur de liturgie doit avoir plusieurs préoccupations.

D'abord, il doit garder à l'esprit que le chant est au service de la Parole, que le chant soutient la prédication, la méditation et la prière. Comme en écho, il fait résonner en nous la Parole. Il nous met debout et nous met en marche sur les routes de nos vies quotidiennes.

Notre Pape François, dans son Exhortation *Evangelii Gaudium*, à propos de la préparation de la prédication, donne des recommandations que je fais totalement miennes concernant la préparation de la liturgie et en particulier le choix des chants.

§153. En présence de Dieu, dans une lecture calme du texte, il est bien de se demander par exemple : "Seigneur, qu'est-ce que ce texte me dit à moi ? Qu'est-ce que tu veux changer dans ma vie avec ce message ?"....

§154... Un prédicateur est un contemplatif de la Parole et aussi un contemplatif du peuple... prenant en considération "le peuple concret avec ses signes et ses symboles et répondant aux questions qu'il pose"...

Il s'agit donc pour l'animateur de choisir des chants qui correspondent à la sensibilité des hommes et des femmes d'aujourd'hui (musique, rythme) et qui relient le message biblique à leurs situations et préoccupations humaines concrètes... Car attention à l'évasion, à l'oubli des réalités : le chant n'est pas un refuge ou une fuite ! Or, on peut constater que cette tentation existe bien !

Bible de Jérusalem (1998)	Nouvelle Bible Segond (2002)	Bible Chouraqui (réédition 2010)
Notre Père qui es dans les cieux, *que ton nom soit sanctifié,*	Notre Père qui es dans les cieux ! *Que ton nom soit reconnu pour sacré,*	Notre père des ciels, *ton nom se consacre,*
Que ton *Règne* vienne, que ta Volonté soit faite sur la terre comme au ciel.	que ton *règne* vienne, que ta volonté advienne — sur la terre comme au ciel.	*ton royaume* vient, ton vouloir se fait, comme aux ciels sur la terre aussi.
Donne-nous aujourd'hui *notre pain quotidien.*	Donne-nous, aujourd'hui, *notre pain pour ce jour ;*	Donne-nous aujourd'hui *notre part de pain.*
Remets-nous nos dettes comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs.	*remets-nous nos dettes,* comme nous aussi nous l'avons fait pour nos débiteurs ;	*Remets-nous nos dettes,* puisque nous les remettons à nos débiteurs.
Et ne nous laisse pas entrer en tentation ; mais délivre-nous *du Mauvais.*	*ne nous fais pas entrer dans l'épreuve,* mais délivre-nous *du Mauvais.*	*Ne nous fais pas pénétrer dans l'épreuve,* mais délivre-nous *du criminel.*

Jean-Louis Gourdain
Seine-Maritime

Travail effectué pour le Rassemblement diocésain "Force de la Parole", du 20 octobre 2013 à Rouen

Il y a aussi à trouver un juste équilibre entre "prises de parole", chants, silences pour que méditation, prière et recueillement aient toute leur place. Cet équilibre varie, bien sûr, en fonction du temps liturgique, des circonstances, de l'assemblée… Une messe des familles et des catés ne ressemble pas à une célébration d'obsèques et pourtant, dans les deux cas, il peut y avoir l'expression d'une "joie" et aussi du recueillement et des temps de silence à condition que tout cela soit bien "amené". On peut prier, adorer Dieu dans le silence mais aussi en tapant des mains et "en dansant", ce qui n'exclut pas et n'empêche pas pour autant le recueillement !!! Et cela repose, il faut bien le dire, en grande partie, sur le célébrant, l'animateur et l'équipe liturgique quand il y en a une.

Peut-être est-ce déjà ainsi que l'on pourrait, en partie, faire en sorte que nos célébrations soient moins ennuyeuses et plus vivantes, et que davantage de "jeunes" y participent ? Mais il faut reconnaître que la solution du problème n'est pas aussi simple que cela car nos assemblées, en particulier paroissiales, principalement dans nos grandes agglomérations, sont de plus en plus hétérogènes et arc-en-ciel, comme on aime à le dire en Seine-Saint-Denis (âges, origines sociales et géographiques, sensibilités…). Il est vrai qu'actuellement, il existe différentes publications qui sont d'une grande aide, mais l'obligation de s'adapter n'en demeure pas moins… Pour le prédicateur, comme pour l'animateur, il y a là un important travail de réflexion et de discernement qui ne peut être fait seul dans son coin. Et pour cela, les équipes de partage, la présence, sinon l'engagement là où les hommes et les femmes vivent, sont sans aucun doute un atout important mais aussi une nécessité.

Jean Handtschoewercker
Seine-Saint-Denis

La difficile alliance de

“Il y a un moment pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel. Un temps pour se taire et un temps pour parler” (Ecclésiaste 3, 1.7).

Il y a des paroles qui tuent, assassinent, des paroles qui blessent, qui ferment le dialogue. Il y a aussi des paroles qui donnent la vie, qui font vivre et grandir. Il y a des silences de mort, des silences qui tuent et des silences qui ouvrent à la parole, à l’adoration ?

Dans notre actualité récente, les silences assourdissants ou les paroles complices de la “communauté internationale” sur le drame palestinien contribuent à engendrer la mort et l’inhumanité. À l’inverse, des paroles courageuses de citoyens israéliens au cours de la manifestation du 3 août pour protester contre les massacres à Gaza sont applaudies avec enthousiasme et redonnent courage aux combattants de la paix.

Paroles et silences

Pour éviter de tomber dans des propos théoriques ou philosophiques, j’évoque ici quelques rencontres ou événements qui ont marqué mon approche de la parole et du silence.

Je pense à Eric, un jeune rencontré par la JOC. Eric allait d’échecs en échecs dans la plupart des aspects de sa vie. Un jour dans un dialogue avec lui, je lui demande : *“Eric, pourquoi, après la 3e tu n’as pas continué au lycée ? Jusque-là, tes études n’avaient pas trop mal marché”*. Je vois alors Eric éclater en sanglots. Après un temps de silence, j’ajoute : *“peux-tu en dire plus ?”* Et il me dit ceci : *“j’avais dit à mon père que je voulais ‘faire gynécologue’”*, et tu sais ce que mon père m’a répondu avec un sourire vicieux : *“tu veux faire ça pour toucher le cul des femmes”*. *“Cela m’a tué, ça m’a cassé”*, me dit-il. Ces paroles, je m’en suis rendu compte bien des fois, avaient coupé le souffle qui était en lui. Il avait fait un apprentissage comme peintre en bâtiment et ce fut l’échec. Ensuite en JOC, nous tentions de l’orienter vers des formations qui avaient un lien avec la santé : aide-soignant, brancardier. Lors de son service militaire, il avait servi dans un service de santé. Puis il avait ensuite participé à la Croix Rouge comme secouriste. Mais visiblement, il n’allait pas bien dans sa tête. Il avait fait une tentative de suicide. Il a vécu une vie de couple avec une copine avec qui il a eu un enfant, mais cela a tourné à la catastrophe. Je ne suis pas assez compétent pour dire que ce gâchis trouve son origine dans la parole de son père, mais je ne suis pas loin de le penser. Alors que la parole de son père qui, malheureusement ne l’aimait pas, aurait pu être une parole créatrice, génératrice de vie, elle a été une parole de mort.

Je pense aussi à un événement plus récent : ma soirée avec Rachid. Rachid était sans papiers, plus ou moins errant, allant d’hébergements d’urgence au séjour dans la rue. Un soir, il était dans un hôtel, placé pour quelques nuits par le “115”. Il me téléphone vers 22 heures : *“peux- tu me recevoir à Saint Martin ?”* (la paroisse où je suis). Je le sentais “au bout du rouleau”. Il vient comme convenu. Et il commence à parler, à parler sans interruption pour redire sans cesse les mêmes paroles : *“je suis sans futur”, “je n’ai pas d’avenir”,* pendant une heure et demi. Et moi, j’étais là silencieux, incapable de dire une parole, impuissant devant sa situation que je connaissais bien depuis plusieurs années. À l’une ou l’autre reprise, je lui dis : *“tu sais Rachid, en dehors de l’amitié que je te porte, je crois que je ne peux rien pour toi”*. Mon silence était celui d’un démuni, un peu culpabilisé. Je n’étais pas fier. Vers une heure et demie du matin, il regarde la pendule qui était dans la pièce et me dit : *“il faudrait que je parte”.* Et moi, presque libéré, je lui propose de le reconduire à l’hôtel (il n’a plus de bus à cette heure-là). Arrivé à l’hôtel, nom

la parole et du silence

"Avenue", tout un symbole !, il m'embrasse. Je lui dis : *"Rachid, ce n'est pas dans nos habitudes"*. Et lui me répond : *"Marcel, parce que tu m'as écouté, j'existe !"* Cette parole m'a bouleversé. En rentrant chez moi, envahi par l'émotion, les larmes n'étaient pas loin ! Fallait-il mon silence pour que de telles paroles surgissent ? Plus tard, quand la situation de Rachid s'est améliorée, je lui ai reparlé de la parole qu'il m'avait dite : *"tu sais Rachid, c'est ta parole qui m'a fait exister comme humain et qui m'a révélé l'importance de l'écoute"*.

Enfin, un troisième petit récit. Récemment j'ai eu de longs échanges avec Jean, un ancien combattant de la guerre d'Algérie, actuellement engagé dans une association qui travaille sur une parole de mémoire concernant le drame qu'a constitué la guerre d'Algérie. Tout a commencé avec quatre paysans du Larzac et leur refus de percevoir la pension de retraite liée à ce conflit : ils ne voulaient pas être complices de cette guerre coloniale qu'ils avaient subie. Ils ont donc décidé d'en verser le montant à des associations humanitaires algériennes. En même temps, ils ont créé une association, ***Association des 4 anciens d'Algérie et leurs amis contre la guerre***, qui permet à des anciens d'Algérie de prendre la parole. Un livre regroupant de nombreux récits vient d'être publié chez L'Harmattan. En effet, la plupart de ces anciens combattants, témoins impuissants d'atrocités et de tortures, avaient enfoui dans leur mémoire leurs blessures et leur impossibilité pratique d'en parler pendant plus de 50 ans. Le fait que quelques-uns aient osé a libéré celle des autres et leur a donné l'audace de le faire. Ce travail de parole est une véritable libération même s'il intervient 50 ans après les événements. Au-delà de ces faits, la venue au jour de la parole, surtout quand elle concerne des événements dramatiques, prend beaucoup de temps. Elle est pourtant indispensable pour pouvoir se projeter d'une manière nouvelle vers l'avenir. On pourrait évoquer beaucoup d'événements : le temps qu'il a fallu pour que soit révélée l'ampleur des événements de Sétif le 8 mai 1945 (véritable commencement de la guerre d'Algérie), la responsabilité de l'État français dans la rafle du Vel d'Hiv.

Et on pourrait faire aussi une relecture de l'histoire de notre Église sur toutes les "omerta" qui ont barré le chemin à la Parole de Dieu.

En conclusion, dans un regard de chrétien, je crois pouvoir dire que la Parole de Dieu nous donne d'apprendre à discerner dans la vie les silences qui tuent, anesthésient la vérité ou bien ceux qui ouvrent à la parole. Elle nous donne de discerner les paroles qui tuent et celles qui ouvrent au silence de l'adoration.

La lumière incomparable sur notre chemin est Jésus le Christ. Il est la Parole de Dieu. Mais cette Parole nous a aussi en quelque sorte parlé par le silence des trente ans à Nazareth et le silence de sa mort sur la Croix. En Jésus, il y a de la Parole qui est Silence et du Silence qui parle. Ouvrons-nous à ce Mystère.

Marcel Annequin
Orly, le 5 août 2014

L'engagement chez les compagnons

Il est important de préciser que cet article est lié à ma propre interprétation, n'engage que moi et non les compagnons dans leur ensemble.

Sur son Tour de France, le jeune homme ou la jeune femme passe par plusieurs états avant de recouvrir celui de Compagnon. À chaque changement d'état le jeune est invité à s'engager.

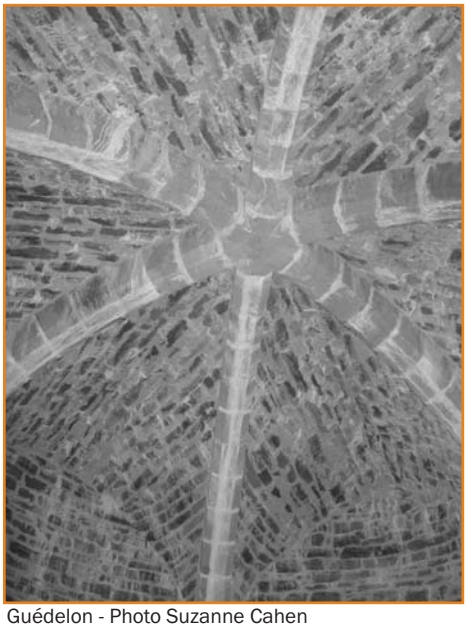
Dans un premier temps, il arrive dans une maison de Compagnons et s'engage à respecter la règle et les conduites à tenir au sein de celle-ci. Ce premier engagement porte sur le comportement qu'il devra avoir et faire respecter au sein de la communauté avec laquelle il réside. Ce moment est symbolisé par une lecture devant les autres aspirants et compagnons d'un extrait de la règle. On lui demande de l'accepter.

Puis lors de la première année sur le Tour de France *(après le CAP ou durant la seconde année d'apprentissage*), le jeune est invité à s'engager à devenir Compagnon en passant par un stade intermédiaire dit de l'aspirant. Ce deuxième engagement est symbolisé par une petite cérémonie initiatique, qui doit permettre au futur aspirant d'être armé face aux difficultés qu'il rencontrera dans le labyrinthe de la vie. Durant cet enseignement le jeune s'engage à devenir Compagnon. En retour, il reçoit des attributs compagnonniques qui symbolisent sa progression vers l'état de Compagnon. Ces attributs lui permettront d'être reconnu de ses pairs durant tout son tour de France, et après sa sédentarisation. D'une certaine manière ils sont les symboles visibles de son engagement.

Le jour venu, en général quatre ou cinq ans après la première cérémonie, l'aspirant souhaitant devenir compagnon fait une demande à ses aînés, et s'ils estiment que le jeune est capable, ils lui permettent de faire son "chef-d'œuvre". Une fois ce travail complexe et exigeant réalisé, une seconde cérémonie initiatique est organisée. À l'issue de celle-ci le jeune homme ou la jeune femme est Compagnon. Il le sera toute sa vie. Si l'on devait imager la première et la seconde cérémonie, on pourrait dire que la première est un baptême et la seconde une forme de mariage. Cet engagement à défendre et à transmettre les idées ainsi que les vertus du compagnonnage doit être ressenti au sein de la société.

Un engagement envers qui ?

Un engagement envers les compagnons nos aînés, envers ceux qui nous ont fait confiance afin de faire la même chose une fois sédentaires.



Guédelon - Photo Suzanne Cahen

Qui envers qui ?

Les compagnons sédentaires demandent aux nouvelles générations de s'engager à transmettre le message du compagnonnage aux générations suivantes dans un esprit de fraternité et de partage.

Les jeunes filles et les jeunes hommes prononcent-ils le même engagement ?

En effet, depuis les années 2000, l'AOCDTF (*Association Ouvrière des Compagnons du Devoir et du Tour De France* qui est la société compagnonnique dont je fais partie) a ouvert ses portes aux jeunes femmes. Suite à cela, l'engagement a été modifié sur la forme mais le fond est resté inchangé, de telle manière que les hommes et les femmes prêtent le même serment.

Les compagnons prêtent-ils le même serment ?

Aujourd'hui en France, on distingue plusieurs sociétés compagnonniques dont trois sont très présentes depuis les années 60 et avant. Il y a aussi plusieurs sociétés qui découlent de scissions survenues suite à des divergences de points de vue. Chaque société a ses propres codes et ses propres cérémonies initiatiques. Je n'ai pas la prétention de les connaître toutes mais je pense que les serments doivent tendre vers le même idéal.

Coterie Cahen Guillaume
Honnête Compagnon Passant
Tailleur De Pierre Du Devoir
La Discipline
De La Ferté St Aubin

Parole ouvrière

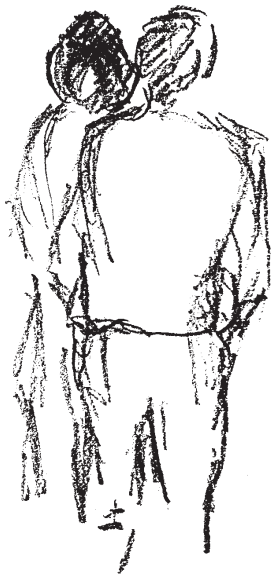
Membres de plusieurs associations d'une petite ville de Touraine, nous avions décidé de faire une enquête sur les anciens ouvriers d'une usine locale qui avait fermé. Dans cette usine, où l'on fabriquait des boîtes de camembert, les ouvriers venaient de tout le canton : ils ont été jusqu'à 1200. Et puis il y a eu les Portugais arrivés en masse en 1968. L'Indre-et-Loire a été un des départements qui, après la région parisienne, avait le plus de Portugais.

Pourquoi cette enquête ? Tout d'abord pour ne pas oublier, mais également avec le but à plus long terme de créer un lieu de mémoire de cette vie ouvrière à travers leur parole.

L'enquête s'est faite autour de la vie à l'usine mais aussi du reste : comment ces ouvriers allaient au travail, les amis qu'ils s'y faisaient, s'ils se retrouvaient en dehors. Il y avait également du covoiturage pour ceux qui avaient des voitures.

En parallèle, un professeur d'Histoire Géographie a travaillé avec ses élèves de 3e sur **"Le travail à l'usine et l'immigration portugaise".** Des élèves ont été volontaires pour collecter de l'information auprès des gens concernés.

Dans notre groupe d'enquêteurs associatifs, il y avait également une ancienne ouvrière, Jeannette, qui a fait toute sa vie là-bas : elle avait 74 ans et était rentrée à l'usine à 14 ans sans même passer le certificat d'études. Et elle est allée au collège rencontrer les élèves. Le plus extraordinaire pour eux a été cette parole très exacte, structurée, construite, qu'elle leur offrait, démontrant que quand les gens parlent de choses qu'ils connaissent bien, forcément ils s'expriment bien. Elle avait en outre préparé des croquis pour les élèves puisqu'elle n'avait pas les machines sous la main, et c'était très pédagogique. Ce fut très important pour eux de réaliser qu'elle avait commencé à travailler à un âge où ils étaient encore à l'école. Il y a eu aussi une visite de l'usine avec des anciennes ouvrières. Les élèves étaient très attentifs et ont compris la valeur de leur parole.



Ensuite nous nous sommes aperçus que des Portugais étaient repartis au pays à leur retraite. Nous en avions bien rencontré quelques-uns en France. Mais du coup nous avons décidé ce voyage d'étude, pour l'été 2013, parce qu'ils étaient tous pratiquement du même village dans la région de Nisa (région créée par des templiers chassés de France). Le professeur d'Histoire Géographie faisait partie de l'équipe.

Nous avons eu l'aide du comité de jumelage, et avons été superbement reçus là-bas chez l'habitant. Nous avions apporté une expo de photos et deux films tournés dans l'usine à deux époques différentes. Nous avons fait une séance publique à la médiathèque et avons pu découvrir des photos que nous n'avions pas ici.

Ceux qui habitent ici, mais étaient en vacances là-bas, sont également venus. Nous avons fait une quinzaine d'entretiens, à deux ou trois enquêteurs, sur trois journées, parce que les vacanciers voulaient aussi parler. Au bout de peu de temps, le magnéto est oublié, et on retrouve vite une liberté de parole. Comme c'est leur vie, ils en parlent bien. Et devant l'expo, la parole coulait toute seule, nous osions à peine intervenir !

Jeannette était avec nous, c'était son premier voyage en avion ! Et quand elle est arrivée là-bas, tout le monde la reconnaissait. Elle a retrouvé une amie, a recréé des liens. Elle nous amenait toujours quelqu'un de nouveau... Elle a fait les interviews avec nous : ce n'est pas simple quand on est acteur et enquêteur à la fois, et pourtant elle avait une très belle qualité d'écoute.

Par contre, c'est difficile, ce style d'interview, parce que toujours chargé d'émotion. Quand on est bien et qu'on parle, on peut dire des choses très intimes. Il y avait des femmes qui pleuraient face aux souvenirs. Quant à d'autres personnes, huit ans après la fermeture de l'usine en 2004, notre étude ayant commencé en 2012, elles se sont refusé à ra-

conter : pour elles, c'était encore très proche et trop douloureux. Parce que quoi qu'ils fassent, ces gens aimaient leur travail, le faisaient bien (un million de boîtes par jour !), et aimaient le faire bien. Certaines femmes avaient été bonnes, femmes de ménage, mais préféraient quand même l'usine, alors que pourtant elles faisaient les deux-huit. Entre Portugais, il y avait une solidarité extraordinaire : ils se gardaient les enfants, se voyaient beaucoup entre eux. Ils exprimaient aussi le sentiment qu'ils avaient été bien accueillis en France, malgré certains logements indignes qu'on avait pu leur offrir. Ils n'étaient pas payés très cher, devaient faire des heures supplémentaires, mais cela leur paraissait normal.

Ce qui m'a sidérée, c'est que la plupart des hommes sont venus à pied de leur village jusqu'à la frontière espagnole. Ils ne savaient même pas s'ils avaient le droit de passer ou non, certains avaient des papiers, d'autres pas. Chez eux, ils étaient paysans avec une vie très dure, et avec la faim. J'ai vu venir à l'école des enfants si maigres... Les adultes arrivaient avec un bout de papier et une adresse, et commençaient dès le lendemain à l'usine. Certaines femmes n'étaient jamais allées à l'école. L'école primaire, ici, avait créé des moments spéciaux pour aider les enfants portugais. Au bout de huit jours, ils commençaient à être déjà très à l'aise. Par contre, les parents n'ont pas cherché à transmettre le portugais à leurs enfants qui ne le savent pas. Puis, à partir de la deuxième génération, ils ne se sont plus uniquement mariés entre eux. Quant à la troisième, certains enfants, élèves au collège, savaient à peine que leur grand-père était venu à pied en France.

J'ai quand même eu ce sentiment terrible que ces gens sont partagés entre deux patries, avec ce souci : je suis qui ? Pour la plupart, ils étaient ados à l'arrivée de leurs parents à l'usine. Mais avec l'idée que leurs parents avaient fait cela pour une vie meilleure, ils disaient n'avoir jamais eu de regrets. Pourtant vieillir veut dire ne plus être capable d'aller et venir entre les deux pays.

L'usine a été rachetée pour bâtir un nouveau collège et des lieux de rencontres pour des animations de la commune.

Une ancienne institutrice, militante associative
Indre-et-Loire

(propos recueillis par M. Nicault)

Le b

Depuis neuf ans, le père Bruno, salésien de Lyon, entretient un blog en lien avec des jeunes. Comment en est-il venu à se lancer dans cet univers ? Après qu'une maladie l'a obligé à changer son mode de présence auprès des adolescents, le père Bruno s'est investi dans les blogs. C'était l'époque des grandes heures de la radio Skyrock, de son célèbre animateur pour ados, Difool, et des skyblogs. Aujourd'hui, le père Bruno a beaucoup à dire sur cette expérience de réseau avec les jeunes... À partager !

Don Bosco Actualité : Comment faire du lien sur les blogs ?

B N : La plupart des jeunes se servent de leur blog comme d'un instrument de dialogue. Mon principal travail, comme blogueur sur une plate-forme "jeunes", était de "repérer" ceux qui avaient peu de coms (de "réactions") pour les encourager. Sur une plate-forme de blogs "jeunes", il y a, comme dans une classe ou école, les "populaires" et les "rejetés". Il y a une véritable capacité de "réseautage" sur une plate-forme de blogs : il y a quatre ans, j'avais ainsi réussi à "créer" une sorte d'escouade "anti-dépression" (et donc préventive face au risque de suicide) pour aller encourager par "coms" des jeunes qui manifestaient dans leur blog des tentations suicidaires ou lançaient des cris d'alarme désespérés.

DBA : Comment vous présentez-vous sur les blogs ?

B N : Ni comme prêtre ni comme "salésien". L'auteur d'un blog utilise en général un "pseudo", choisi par lui-même, qui cache sa vie privée. J'ai adopté le profil d'un animal sympathique, que j'ai parfois varié : j'ai été ainsi écureuil, hérisson... Pour ma part, je tenais beaucoup à varier le genre de mes articles : recul réflexif sur tel ou tel événement médiatisé, poésies, petits contes-paraboles, "coups de gueule" contre tel ou tel travers sociétal, "images-choc" sur lesquelles je demandais aux lecteurs de réagir en "coms"... Tout ceci de manière drôlatique et non moralisatrice. Mais l'essentiel de mon action consistait à lire les blogs des autres, et éventuellement à leur laisser un com gentil mais "confortant".

log, une aide pour les jeunes

DBA : De quoi parlent les jeunes dans leur blog ?

B N : J'ai souvent "soutenu" psychologiquement des étudiants (surtout de prépa) qui, seuls dans leur "turne" d'étudiants, face à un travail absorbant, se découragent et livrent leur découragement ou leur angoisse de ne pas être au niveau sur leur blog. Le seul fait d'avoir le sentiment d'être lu dans leur détresse psychologique, et encouragés, les aide. Il faut comprendre que souvent un jeune n'a pas révélé l'existence de son blog a ses parents, pudeur ou culpabilité de ne pas "répondre" à l'engagement (souvent aussi financier) de ses parents qui ont "investi", ne serait-ce que pour l'inscription au concours ou la location de la chambre d'étudiant. Évidemment, ces angoisses s'amplifient au fur et à mesure qu'approchent des dates fatidiques d'examens.

DBA : Qu'est-ce que les jeunes aiment le plus partager ?

B N : Ils adorent "partager". Tout y passe : photos de voyages, concerts, critiques de films, vie de lycée ou d'université. Mais aussi créations plus personnelles : il y a eu ainsi sur la plate-forme de blogs où je me trouvais une véritable éclosion d'artistes, qui s'étaient regroupés sous la catégorie des "dessineux" et qui s'encourageaient les uns les autres (avec des coms qui savaient être sévères ou critiques sur tel ou tel aspect "raté" du dessin créé). Plusieurs d'entre eux ont ensuite réussi leur entrée dans des écoles de beaux-arts, certaines prestigieuses.

Il ne faut pas négliger, non plus, les "blogs à thème" : souvent le "suivi" d'un groupe musical ou d'un chanteur vedette. Mais aussi des thèmes plus divers : j'ai même vu un blog centré uniquement sur les vaches et leurs mœurs... Beaucoup de blogs orientés aussi sur les chats, les chevaux et, exception mais à grand succès, un blog sur les serpents (dont l'auteur, surveillant général dans un lycée, était par ailleurs un excellent dessinateur !).

DBA : Quel bénéfice les jeunes y trouvent-ils ?

B N : Une plate-forme de blogs peut être une véritable "coopérative" d'entraide même sur le plan de la progression d'apprentissages de toute sorte. Ma dernière joie, toute récente : voir une fille à l'orthographe déplorable et inscrite en école de couture, mais dessinatrice ultra-douée et "perfectionniste", que j'aide depuis quatre ans en lui renvoyant à chaque fois ses "articles" corrigés avec la bonne orthographe (avec un mot d'encouragement final marquant les progrès !) ; parce qu'elle avait évolué vers la chapellerie de mode, elle vient d'être embauchée par la maison Dior pour un contrat d'apprentissage ! Or se faire recruter comme apprentie par la maison Dior, c'est un avenir assuré ! Dans son dernier article assez long (40 lignes), une seule faute d'orthographe. Il s'agit d'une famille où la mère, seule, assume deux adolescents !

DBA : Facebook, Twitter, se substituent aux blogs. Qu'en pensez-vous ?

B N : Il est plus facile de donner un coup de souris sur l'idéogramme "I like" de Facebook, de s'y agglutiner dans une masse d'opinions, que d'écrire, composer et mettre en forme un article de blog. L'adhésion à Facebook se fait donc souvent au détriment de l'écriture et de la rédaction personnelle. On peut le regretter : pour beaucoup de jeunes, leur blog jouait le rôle d'une véritable thérapie et maturation personnelle par l'écriture. Beaucoup de jeunes d'ailleurs se mettent à écrire un blog suite à une thérapie personnelle.

Propos recueillis par
Jean-Pierre Monnier
Salésien de Don Bosco

Paru sur le site Internet de la revue Don Bosco Actualités. *30 janvier 2014*
Avec l'aimable autorisation de l'Aumônerie de l'Enseignement Public.

Le blog de Sidonie, qu'est pas une oie blanche... non mais !

Professeure de Lettres en lycée, "Sidonie" nous fait partager ses joies, ses réactions, ses analyses... dans son blog.

Vous pouvez la retrouver sur le site de http//www.cdep-asso.org. N'hésitez pas, Sidonie fort sympathique est prête à vous livrer tout ce qui jalonne sa vie d'enseignante. Et avec cette période de rentrée, elle aura beaucoup de choses à nous raconter !

“Quand dire, c’est faire”

J’emprunte mon titre à un très célèbre livre du philosophe anglais John Austin paru en 1962 (et arrivé plus tardivement en France). De quoi s’agit-il ? Rien de moins qu’une petite révolution dans la manière de concevoir le sens de ce que l’on dit. Essayons de résumer simplement la nature de cette révolution, et ses implications contemporaines.

La tradition philosophique de la première moitié du XXe siècle, inspirée par la logique, tend à assimiler le sens d’un énoncé dit “propositionnel” (c’est-à-dire d’une phrase grammaticalement correcte et complète qui dit quelque chose de quelque chose) à ses “conditions de vérité”. Ce qui caractérise un tel énoncé en effet, c’est qu’il peut être vrai ou faux. Quand j’évoque un “fauteuil”, par exemple, je me réfère simplement à un objet, appartenant à la famille des “fauteuils”, il n’y a pas de notion de “vérité” là-dedans. Mais quand je dis “le fauteuil est rouge”, quelque chose de plus survient : ce que je dis est vrai ou faux, suivant l’agencement du monde auquel je fais référence (s’il y a ou non un fauteuil rouge dans l’environnement dont je parle). Le sens de mon énoncé, dans cette tradition philosophique, est précisément l’ensemble des conditions qui doivent être réunies pour que mon énoncé soit vrai. Le langage, dans cette perspective, sert essentiellement à décrire le monde.

Austin part d’un constat radicalement différent. Il remarque que certains énoncés ne sont ni vrais ni faux, mais qu’ils servent à réaliser des actions, à *agir sur le monde.* Ainsi est-ce le cas quand un président de session ouvre une séance au moment même où il la “déclare ouverte”, quand un maire ou son représentant marie des fiancés en prononçant les paroles rituelles, ou quand tout un chacun “jure de venir demain”. Cette fois, le sens de ces énoncés ne réside pas dans une valeur de vérité, mais dans le fait que l’acte qu’ils énoncent se réalise ou non. Évidemment, certaines conditions doivent être remplies pour que l’acte soit effectif : le mariage ou l’ouverture de séance n’est valable que si la personne qui prononce les formules est légitime pour le faire, la promesse ne “réussit” que si elle est sincère et suivie d’effets, … Les “conditions de vérité” laissent la place, chez Austin, à des “conditions de félicité” (c’est-à-dire de réussite).

Vitrail de la Création Église de la Madeleine Troyes

Mais, en approfondissant son sujet, Austin se convainc qu’en fait toute parole a une dimension “performative”, c’est-à-dire d’acte. Même en disant “le fauteuil est rouge”, je réalise une action : ce faisant, je m’engage en effet sur une certaine perception ou une certaine croyance, peut-être pour l’apprécier (“j’adore !”) ou la déplorer (“j’aurais préféré un vert…”). Chacun sait très bien qu’en faisant mine de décrire objectivement une situation (“ce plat n’est pas très salé”), on réalise en fait une action (réclamer poliment du sel…). Selon Austin, toute parole, prononcée en situation, réalise une certaine action.

Les suites et enjeux philosophiques de ce changement de perspective sont innombrables ; je n’en évoquerai (trop) brièvement que quelques-unes. De nombreux chercheurs ont bien sûr étendu et approfondi ces premières intuitions, mais je ne détaillerai pas leurs travaux. En fait, c’est comme si Austin avait mis à jour et réinventé une dimension essentielle de la parole, éminemment perçue et présente dans ses usages depuis toujours.

Le pouvoir “agissant” de la parole est ainsi à la base de nombre de rituels magiques ou superstitieux (“abracadabra !”). Il est aussi

au cœur de la théologie chrétienne. C'est en disant ("que la lumière soit !") que Dieu crée, c'est par le Verbe qu'il se manifeste, et c'est par la parole aussi que se réalisent la plupart des sacrements catholiques (le rituel du mariage civil n'en étant que la forme laïcisée). Mais je laisse ces analyses aux exégètes.

Dans le domaine technologique, les informaticiens savent bien qu'un code informatique est un texte qui *réalise quelque chose :* du pur langage performatif ! Un programme n'est ainsi qu'une suite de "déclarations" qui ont pour effets de créer des objets (permettant de stocker des données) et d'ordres qui explicitent comment leurs valeurs évoluent, se modifient, s'influencent les unes les autres. C'est vraiment une parole qui réalise un traitement, que celui-ci soit un calcul, un jeu, un échange avec d'autres machines... Mais, là aussi, approfondir ce champ nous mènerait trop loin.

Le domaine qui nous concerne tous directement est celui de l'usage quotidien. Austin se voulait un philosophe du "langage ordinaire" et, de fait, c'est sans doute dans ce cadre que sa théorie est la plus stimulante. Apprendre à décrypter l'action visée par une parole est un vrai exercice auquel on peut essayer de s'entraîner. Il ne s'agit pas nécessairement de dénicher des intentions cachées ou hypocrites. Encore une fois, tout énoncé, quel qu'il soit, est porteur d'une certaine action : demande, ordre, information, incitation, promesse... Comme tout acte, il a un but (ou "intention communicative"), des pré-requis (préconditions nécessaires à son accomplissement), un contenu, des effets (ou conséquences). L'éducation tend à favoriser certains mécanismes pour atténuer le caractère trop abrupt de certains actes, comme les demandes ou les ordres. Poser une question sur un pré-requis est ainsi une manière bien identifiée de faire une "demande indirecte", comme quand on dit "est-ce que vous avez l'heure ?" pour demander effectivement l'heure.

Être attentif aux "actes de langage" en jeu dans une conversation est une manière de se focaliser sur la relation entre les interlocuteurs plus que sur le contenu de ce qui est échangé. La parole est un instrument relationnel d'une infinie subtilité. Il peut être l'agent de manipulations, de pouvoirs mais aussi la source de prises de conscience extraordinaires. La relation pédagogique est un des lieux où ces actes se confrontent avec le plus de force. Si le dialogue s'y apparente à une espèce de match, ce n'est pas toujours une illusion : acte contre acte, la parole est parfois un sport de combat !

Isabelle Tellier
Paris

"Il y en a trois qui font quelque chose.

Il y en a dix qui font des conférences sur ce que font les trois.

Il y en a cent qui font des conférences sur ce que disent les dix.

Il arrive parfois que l'un des cent vienne expliquer la manière de faire à l'un des trois.

Alors l'un des trois intérieurement s'exaspère

Et extérieurement sourit.

Mais il se tait

Car il n'a pas l'habitude de la parole.

D'ailleurs il a quelque chose à faire.

Père Marcel Jousse
Anthropologue et pédagogue

Paroles en actes

Pour le carême 2014, l'aumônerie de la prison de Fresnes proposait de s'ouvrir aux autres en envoyant chaque dimanche des messages aux autres détenus. En nous appuyant sur la proposition du CCFD-Terre Solidaire, nous avons vécu un chemin de conversion, progressivement dimanche après dimanche. Peu à peu, la parole s'est libérée…

Voici la lettre adressée aux détenus :

Chère amie, cher ami,

Chaque fois que tu viens participer aux activités de l'aumônerie (messe, groupe de chants et prières, groupe biblique…) tu vois que tu n'es jamais seul. D'autres sont là, avec toi, pour partager ce moment important.

L'aumônerie, à Fresnes, est ainsi formée de quelque 200 fidèles répartis en six ou sept entités qui ne se rencontrent pratiquement jamais (Grand Quartier : Divisions 1, 2, 3 ; MAF, CNE, Hôpital, UPH)

Nous aimerions, pour ce carême 2014, marquer l'unité et la visibilité de notre Communauté catholique en nous écrivant les un(e)s aux autres, comme Paul le faisait de sa prison avec les chrétiens de villes différentes.

Sans nous déplacer, nous pouvons ainsi aller à la rencontre de celles et ceux que nous ne voyons pas mais qui partagent pour un temps les mêmes conditions que nous : privation de liberté, jugements de toutes sortes, inquiétudes face à l'avenir… Rien de tout cela ne nous empêche de partager notre foi avec les autres.

Nous te proposons, à chaque étape de ce carême, de penser à tes frères et sœurs en prison à Fresnes en leur envoyant un petit mot (une phrase ou deux), une réflexion, un vœu ou une prière que t'inspirera le psaume du dimanche, lu ou chanté en commun.

Les aumôniers porteront nos messages vers l'une ou l'autre de nos communautés. Nous pourrons ainsi découvrir ce que d'autres ont aimé nous écrire dans un souci commun de s'épauler spirituellement sur notre route vers Pâques.

Bon carême et bonnes rencontres !
L'équipe des aumôniers

Se réconcilier

En prison, c'est d'abord le brutal changement qui marque et avant de se réconcilier, il faut "encaisser" le choc. Ainsi, les lettres commencent par un cri :

- Frères, la prison est un cauchemar, ne plus revenir c'est suivre le bien.
- Seigneur, je souffre des douleurs que j'ai causées et je regrette d'avoir trahi ton enseignement. Reprends-moi dans ta confiance, je m'abandonne à toi.
- Nous sommes privés de mouvement, emprisonnés. Ne pas se refermer sur soi-même, s'ouvrir à l'autre, l'aider, c'est déjà la liberté.
- Que dois-je faire Seigneur, pour supporter cette souffrance ? Protège-nous, aide-nous, que tu nous donnes la puissance et la gloire.
- Ici on prend beaucoup sur soi, on se remet en question.

Mais la vie et l'espérance reviennent vite. Et beaucoup encouragent les autres :

- Bon carême, mes frères et sœurs incarcérés. Gardez espoir que Dieu vous protège et vous aide à surmonter cette épreuve difficile,

et toujours la prière :

- Dieu veille sur ma famille et mes enfants pendant que je suis là. Je sais qu'il me permettra de sortir parce qu'il m'aime et est fidèle.

Et puis un pauvre parmi les pauvres explique que ça pourrait être pire, alors on l'écoute :

- On est en prison, mais on n'est pas les plus malheureux. On a à manger, où dormir, pas comme les SDF.

Pratiquer la justice

Le deuxième dimanche abordait un domaine discutable et discuté. En prison, la justice est ressentie comme trop lourde, souvent injuste… En Maison d'Arrêt, on attend le jugement, angoisse et inquiétude. Difficile de ne pas sombrer dans la révolte ou le désespoir.

• La justice des hommes n'est rien par rapport à la justice de Dieu, celle-ci n'est qu'amour et pardon.

• Notre justice doit être identique à la justice de Dieu, nous ne devons pas juger mais aimer et pardonner notre prochain.

• Au regard de Dieu, retournons sur le droit chemin. Lui seul est juge de nos actes, Lui seul peut pardonner nos erreurs. Demandons son pardon, améliorons nos vies et vivons selon la justice divine. Ouvrons nos cœurs à Dieu, il est notre salut.

• Peu importe les actes commis, on peut obtenir la rédemption si son repentir est sincère.

• Tout commence par nous-même, donc soit juste avec toi-même, après tu verras que c'est plus facile d'être juste avec les autres... Partage même si ce n'est pas équitable, mais partage seulement, partager est un acte d'amour.

• La justice, c'est un mot très vague, mais fort si d'abord on est juste avec soi-même. C'est déjà un premier pas. Faisons ce premier pas avec droiture et amour envers soi-même et envers les autres. Il faut être très fort en prison.

• Bien entendu j'ai péché dans ma vie. Mais Dieu, tu me donnes un signe de lumière à la fin, tu es là, et je te suivrai. Ce signe est mon avenir, quand je sortirai de la prison, je saurai que j'ai réussi.

Retourner à l'essentiel

Voilà un thème compliqué, mais que dire de plus que cette courte lettre ?

• Revenir à l'essentiel ! Mais comment faire quand on est enfermé ? Donc j'écoute beaucoup mes sœurs et comme je pleure beaucoup, elles me disent "ne pleure pas, car si tu pleures, ça veut dire que tu ne crois pas en Dieu !" Donc j'essaye de m'arrêter et de faire un bilan ; je remarque qu'après deux ans incarcérée, l'action et la faute que j'ai faites, l'essentiel, c'est l'amour de Dieu, c'est la foi. Il faut continuer d'espérer quand même, quand on croit que tout est perdu. Dieu pardonne, mes frères, il nous aime !

Faire confiance

En prison, tout le monde se méfie de tout monde, il n'y a pas d'intimité. Alors la confiance, il faut y croire, la vouloir et la construire :

• Il faut croire en Dieu il y a toujours du courage quelque part ! Il faut le trouver, un jour ou l'autre, on sort de prison mais pas du cimetière. Il faut penser à faire du bien en prison.

• Faire confiance c'est difficile, mais c'est faisable. Alors moi j'ai choisi le faisable au difficile. Mes frères, faites-vous confiance et même à vous si possible. Tout doit commencer par toi-même. Je vous aime et vous fais confiance.

• Dans le silence de la nuit, ouvre ton cœur, Dieu se fera chemin de lumière. Fais lui confiance, il t'aime. Il t'enverra des signes de joie et tu trouveras l'apaisement. Je prierai pour vous chaque jour.

• La confiance est très difficile à transmettre. Je fais confiance aux autres, je fais confiance à Dieu, Dieu me fait confiance, mais je ne me fais pas confiance. Seigneur aide-moi à me faire confiance et je naviguerai tranquille sur le chemin de la vie.

• J'ai le sentiment que mon destin est guidé, j'espère que Dieu veille sur moi.

Dieu donne

En prison, s'en remettre à Dieu est bien souvent la seule possibilité. À l'extérieur, cette attitude est parfois jugée sévèrement, intéressée ou circonstancielle. Mais nous, nous sommes témoins de vraies conversions d'une sincérité désarmante :

• Dieu le très miséricordieux, tu nous fais savoir par ton amour que tu es là... certes à nous d'être assez intuitif pour s'en apercevoir !

• Le Seigneur est-il vraiment au milieu de nous ou bien n'est-il pas là ? C'est le défi pour nous en prison.

• J'espère la liberté pour moi cette année, par la grâce de Dieu.

• Courage on sortira et on reprendra notre chemin. Amen.

Conclusion

Mais la Parole la plus extraordinaire c'est celle qui n'a pas été prononcée ! En effet, les détenus d'une division ont pris sur leur ration pour aider plus pauvres qu'eux aux "RESTOS du CŒUR".

Près de 125 détenus ont participé à ce projet qui a permis la collecte de plus de 800 produits, d'un montant global de plus de 500 €. *"Cette démarche a permis aux personnes détenues de pouvoir s'investir dans un acte de solidarité qui leur permet de continuer à s'inscrire dans le fonctionnement de la société civile, malgré l'incarcération"* nous a fait savoir l'Administration Pénitentiaire quelques temps avant Pâques.

La célébration de la résurrection, autour de notre évêque prenait une saveur particulière. La Parole est vraiment vivante et efficace, même là où on ne l'attend pas.

Jean-Pierre Billard
Val-de-Marne

Langue et science

Alain Bentolila, Yves Quéré, éditions Plon.

Alain Bentolila est linguiste, Yves Quéré, physicien. Leur livre à deux voix ne prend pas la forme d'un dialogue, mais se présente comme une alternance de chapitres qu'on devine écrits par l'un et l'autre, à l'issue sans doute de longues discussions. Des "encarts" ponctuent aussi leur texte, pour porter un éclairage un peu décalé ou proposer une illustration concrète.

Les premiers chapitres sont des genèses modernes, où les deux savants imaginent tour à tour l'émergence de leur objet d'étude (la langue, la science) dans l'histoire humaine, en constatant chaque fois à quel point chacun est indispensable à l'autre : nommer le monde est un préalable pour le comprendre et agir sur lui, même si la science a des exigences spécifiques (cf. page ci-contre). Ils se concentrent ensuite sur l'acquisition de la langue chez les enfants, et plaident en faveur d'un apprentissage précoce des sciences, via notamment les techniques de "la main à la pâte", dont Yves Quéré est l'un des instigateurs et promoteurs. À chacune de ces étapes, ils insistent sur les soubassements communs et la nécessaire complémentarité entre la maîtrise de la langue et celle du raisonnement scientifique. La science requiert précision et logique, composantes essentielles de la grammaire. Mais le langage peut aussi être détourné à des fins pernicieuses (manipulations, endoctrinement), auxquelles l'exercice de la rigueur scientifique peut faire barrage. Ces allers-retours stimulants se font ainsi au regard d'un souci éthique permanent, d'où les allusions bibliques (La Genèse, Babel...) ne sont d'ailleurs pas absentes.

Le ton est celui de "grands-parents" s'adressant à leurs enfants ou petits-enfants : pas de vocabulaire technique, pas de formule mathématique. Les mathématiques, d'ailleurs, sont d'emblée écartées du propos, alors qu'elles auraient pu être mises en avant en tant que "langue de la science". Mais le livre s'en tient à une vulgarisation très accessible, et s'intéresse finalement plus à la pédagogie qu'à l'épistémologie. Et on ne pourra que s'associer au plaidoyer final pour une intégration de la science dans la culture, et pour ajouter aux objectifs de "lire, écrire, compter" de l'école primaire le beau verbe "raisonner".

I. Tellier
Paris

La Fédération Artisans du Monde, le CCFD-Terre solidaire, Ritimo et Starting-Block

Invitent les enseignants du second degré à une journée d'échanges et de formation :

L'éducation au développement et à la solidarité internationale en milieu scolaire

Mercredi 15 octobre 2014 à Paris

Objectif de cette journée

Permettre aux enseignants du second degré (collège et lycée) de découvrir les enjeux de l'éducation au développement et à la solidarité internationale et d'acquérir des méthodologies pour mener des actions en classe.

Ici ! Là-bas ! Avec... RED réseau éducation au développement

ARTISANS DU MONDE POUR UN COMMERCE ÉQUITABLE

ccfd-terre solidaire

relais ritimo

S'inscrire auprès de Anne-Sophie Gaulué CCFD-Terre Solidaire Direction Mobilisation Citoyenne 4 rue Jean Lantier 75001 Paris. Joindre votre règlement par chèque (20€) à l'ordre du CCFD-Terre Solidaire ***avant le 8 octobre 2014*** *(et dans la limite des places disponibles).*
Vous recevrez ensuite une confirmation de votre inscription.
Pour plus d'informations : milieuscolaire@ccfd-terresolidaire.org

STARTING BLOCK PROVOCATEURS DE SOLIDARITÉ

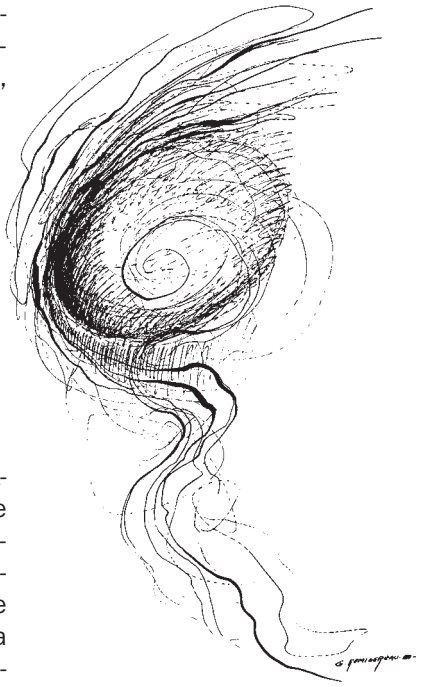
extrait (chapitre 3, p.64-67)

La langue, une lecture du monde

Le langage, où qu'il soit utilisé sur la planète, a cette ambition de donner à celui qui le maîtrise le pouvoir d'interpréter le monde. Si les langues se contentaient de permettre aux hommes de décrire ce qui tombe sous leur sens, elles seraient chacune le calque presque exact des autres. Les mots de l'une correspondraient aux mots de l'autre, à l'exception de ce qui n'existerait que sur certaines parties du globe ; seuls manqueraient à l'appel quelques vocables désignant des éléments non attestés dans le milieu de vie de telle ou telle communauté linguistique : la "neige" au Ghana, "l'atome" chez les Nascapis, ou... la "démocratie" dans bien des pays.

Bien au contraire, chaque langue forge d'une façon particulière la vision du monde de ceux qui l'utilisent. En bref, *on ne dit pas ce qu'on voit, on voit ce que l'on dit.* Prenons un exemple : qui n'a jamais vu un arc-en-ciel ? Que l'on vive en Afrique, en Amérique du Sud ou en Asie, tout homme doté d'une vision normale perçoit cette suite ininterrompue de couleurs que produit la réfraction des rayons du soleil par les gouttes de pluie. On s'attendrait à ce que toutes les langues du monde en rendent compte de façons identiques et que, à l'exemple du français, elles découpent "ce que l'on voit" en sept couleurs : violet-indigo-bleu-vert-jaune-orangé-rouge. Il n'en est rien. Ainsi le bassa, langue du Liberia, impose à ce spectre des couleurs deux mots seulement : *hui*, qui va de l'indigo au vert, et *ziza* qui prend en compte le reste du spectre. Le choua, langue parlée en Zambie, utilise quatre mots. Est-ce à dire que les locuteurs de ces langues ne "voient" pas la même chose que nous, Français ? Pas du tout, leurs yeux leur renvoient la même image ; mais leur langue et leur pensée ne traitent pas cette réalité de la même façon. Nous pourrions multiplier les exemples qui, tous, montrent que chaque langue impose à la réalité la volonté intellectuelle particulière de ceux qui la parlent. [...]

Au contraire, la nomenclature scientifique se doit, elle, d'être univoque et universelle, comme l'est la science elle-même : la supernova, le boson, la protéine, le synclinal ou Jupiter ne souffrent pas de dénominations multiples autres que celles de l'attribution éventuelle d'un vocable particulier dans telle langue particulière (comme *Sauerstoff,* en allemand, pour oxygène). La science vise l'universel quelle que soit la langue dans laquelle elle s'exprime. Elle dépasse le hasard des mots créés en fonction des besoins changeants d'une communauté. Elle refuse la nomination aléatoire et éphémère née d'une mode, ou d'un besoin ponctuel. Elle ne fige pas, certes, mais elle impose de l'ordre, de la cohérence et de la constance à un vocabulaire dont la plasticité et la versatilité font, par ailleurs, nos délices. Pensons au mot "sommet". En géométrie il désigne sans ambiguïté tel point particulier d'un triangle, quelle que soit sa position, alors qu'il définit, en géographie, le point élevé d'une montagne comme aussi la montagne entière et, en langue courante, un caractère éminent du pouvoir, de la gloire, des honneurs ou... de la bêtise.



Où en est la politique de la ville ?

Entendre la parole, en faire quelque chose : réflexion à partir d'une expérience en prévention spécialisée.

"Si la communauté secrète des inadaptations, celle-ci doit pouvoir mobiliser également les forces nécessaires pour atteindre un rééquilibre...". Cette citation est extraite d'une circulaire faisant partie des textes réglementaires du début des années 70 qui légitiment la pratique de la prévention spécialisée[1]. Mais 40 ans plus tard, quelles sont les forces en présence ?

Une mutation profonde des valeurs

Les observateurs s'accordent à dire que l'environnement dans lequel évolue le public de la prévention spécialisée est une sorte de miroir grossissant des effets de l'évolution de notre société. Il explique en partie le comportement souvent "pulsionnel" des jeunes qui sont dans l'immédiateté d'une réponse à leurs besoins de consommer, d'être en relation, de vivre l'instant présent...

Les effets de l'individualisme et de la mondialisation du commerce

Il n'y a pas si longtemps la société française s'accordait à demander au citoyen d'être conforme et discipliné. Et cette même exigence se retrouvait dans les familles, l'école, le monde du travail. Le passage et l'obtention des diplômes impliquaient du travail qui conduisait à un plan de carrière... De l'ancien "pacte républicain" (mot à la mode) *"travaille bien à l'école, tu auras une place dans la société"*, il ne reste plus grand chose.

Ce qui fait sens de nos jours, par le développement exponentiel du crédit, du commerce, de la publicité, du culte du "paraître", de la vitesse, qui structure désormais notre société et constitue, en grande partie, la vraie réalité de notre but commun, **c'est la consommation.** Car la principale promesse que fait notre société est : *"tu consommes donc tu existes"*.

Désormais notre société est de plus en plus mouvante et dépolitisée. Elle n'a plus de projet collectif fort, l'État ne s'engage plus sur du long terme, mais encourage les actions privées, individuelles. Il faut s'adapter, et tout se reporte sur l'individu, chacun étant entrepreneur de sa propre vie, ne pouvant compter que sur ses ressorts intimes.

Les observateurs de terrain confirment certains travaux sociologiques[2] montrant que cela s'avère écrasant pour une partie de la population qui présente des problèmes importants de structuration de soi (dépression, sentiment de vide intérieur, difficulté à mentaliser, blessures narcissiques) : les ressorts intimes ne fonctionnent pas.

Un système éducatif à bout de souffle

On en appelle de plus en plus aux compétences des parents, à l'école, et aux dispositifs d'insertion professionnelle pour donner des repères, socialiser et contrôler la jeunesse. Cependant, les uns comme les autres sont touchés de plein fouet par ces comportements tumultueux et par la mutation de notre société, leurs objectifs liés à la prise d'autonomie des jeunes, à l'éducation, étant bien difficiles à atteindre. Ainsi, par exemple, l'école, de par son fonctionnement fondé sur le vieux pacte républicain, semble de plus en plus en décalage avec la réalité : réalité des comportements liés aux nouvelles technologies, attentes du marché du travail qui exige la performance, la compétition, la mobilité, la souplesse, une bonne présentation, un langage adapté et des qualités relationnelles. Réalité encore de la place des jeunes dans notre société où aucun accès ne leur sera facile : les études supérieures, le travail, le logement ; réalité des difficultés parentales dans ce contexte où chacun se bat désormais pour son emploi et garder la tête hors de l'eau, demandant à l'école de remplir une partie de la mission éducative qu'ils peinent à assumer, tandis que l'école, ayant besoin de l'autorité des parents pour contenir cette jeunesse, les renvoie face à leurs carences...

Or, si le système éducatif reste sur une logique de projet personnel sur le long terme pour un individu qui, au terme d'opiniâtreté des efforts, d'étapes, de stages et de diplômes obtiendra peut-être dans le meilleur des cas un emploi précaire, il semble bien ainsi vouloir priver les jeunes de cette vraie réalité qu'est la consommation de masse : *"On me propose un stage*

alors que je demande un emploi !" Ainsi, le travail ne vaut pas par ce qu'il apporte à la construction d'un édifice social mais par l'argent qu'il rapporte à l'individu. Il n'est qu'une contrainte à subir, et non un facteur d'insertion, d'utilité sociale et de construction d'une vie. En fait, pour certains publics, qu'ils soient ou non qualifiés, le travail n'apporte même pas la possibilité de consommer à la hauteur de la norme convenable, et bien sûr du rêve de chacun. Alors, à ce moment-là, les **normes ne deviennent plus légitimes.**

Le message paradoxal de notre système place à la fois dans une soif de consommer mais sans accès aux moyens légaux d'y parvenir, et, en particulier chez les jeunes qui sont les plus touchés par les difficultés sociales, cela favorise la marginalisation et les comportements déviants. Ces jeunes, en risque de rupture avec les institutions, sont le public visé par la prévention spécialisée. Quels repères structurants va-t-on pouvoir mettre en œuvre dans ce contexte ?

Ce qu'il apparaît, au-delà du tableau plutôt sombre de cette situation, c'est que nos publics connaissent un impérieux besoin d'affection, et un besoin d'être reconnu par une personne digne d'intérêt. Ils ont au plus profond le désir de vivre une vie d'être autonome et une vie familiale heureuse et équilibrée. C'est ce moteur qui importe avant tout.

La prévention spécialisée, un métier du lien social

Le métier d'éducateur de rue consiste en ce que des adultes proposent à des jeunes une relation et un accompagnement sur une partie du chemin de leur vie. Cette rencontre est rendue possible par la constitution et le maintien suffisamment long d'une équipe d'éducateurs au sein d'un territoire ou d'un quartier qui vont utiliser différents principes d'action très simples. L'un de ces principes est le fait "d'aller vers" les jeunes, c'est-à-dire que l'on n'attend pas qu'ils se déplacent vers un guichet ou un bureau pour rencontrer l'équipe. Un autre principe de base est la "libre adhésion" du jeune à la relation proposée. Précisons que cette pratique, même si elle vise plus particulièrement celui qui manifeste par son comportement une difficulté d'ordre personnel ou social, est non stigmatisante, c'est-à-dire qu'elle s'adresse à tout jeune d'un territoire donné.

L'enjeu de la rencontre et du parcours avec l'éducateur concerne idéalement la construction et l'émergence d'un sujet capable de comprendre ses besoins, d'identifier les valeurs auxquelles il aspire pour fonder sa propre vie et être en mesure de faire des choix le plus librement possible ; vaste défi.

Cette relation éducative suppose donc que l'enfant ou le jeune soit en face d'un adulte qui "tienne la route", qui soit suffisamment solide et puisse exprimer symboliquement sa liberté d'être et d'agir mais aussi en proposant du possible, de l'espoir. Cet adulte doit pouvoir résister aux attaques que vont livrer les jeunes contre sa cohérence, car son action même remet en question des choses. C'est pourquoi, d'une part les éducateurs fonctionnent en équipe, d'autre part ils sont portés par une structure associative qui est garante du projet éducatif mis en place par ces professionnels et porteuse de valeurs fondamentales.

La pratique des éducateurs est donc structurante par le fait qu'elle s'appuie sur des associations portant des valeurs sur la durée, soutenues financièrement par certains Conseils Généraux garants de l'intérêt général, des professionnels motivés et un ensemble de règles éthiques.

Il s'agit bien de mettre les conditions d'une rencontre singulière, d'un respect mutuel, de moments d'apprentissage et d'échanges, d'actions collectives où chaque jeune pourra prendre la parole, où chacun est appelé à faire émerger sa vérité. La base de la relation de confiance est donc la possibilité pour le jeune de s'appuyer sur un adulte fiable qui appartient à un système fiable. "Dire ce qu'on fait

et faire ce qu'on dit" serait un bon résumé de cette éthique. De même que la parole doit servir à produire des actes, les actes doivent pouvoir se dire, s'expliquer, se justifier. De plus, la conduite des éducateurs et de l'association qui les anime doit permettre une recherche permanente de lien entre la pensée, la parole et l'action, et être au plus proche des préoccupations des habitants.

Ce que nous apprennent donc quarante ans de pratique associative en matière d'éducation et de travail du lien social, est bien l'importance de la parole donnée et la persévérance dans l'action aux côtés des familles qui vivent dans ces quartiers. Cette association fonctionne grâce à l'implication de professionnels, de bénévoles militants, d'habitants des quartiers. Ils veulent incarner le prolongement du modèle de notre société démocratique : l'égalité des droits, la contribution au bien commun, la justice sociale, le respect de soi et des autres. La promotion de ces valeurs est structurante ; elles font écho à ce à quoi chacun aspire profondément et elles sont complémentaires, différentes, comparables, aux valeurs familiales avec lesquelles les enfants ont été éduqués. Mais ces énergies et actions de terrain résisteront-elles au découragement engendré par le délitement de la puissance publique ?

Une politique "inadaptée"

Car en effet, si dans les rues des quartiers d'interventions des éducateurs, la norme républicaine est affaiblie depuis déjà longtemps, on peut observer qu'elle est très certainement attaquée également par une pratique du pouvoir et de l'exercice de la politique au plus haut niveau de l'État qui utilise la langue de bois, le langage uniformisé des responsables élus, les fausses promesses et le mensonge, et qui consiste à privilégier avant tout les intérêts particuliers d'une certaine classe dominante. Il faut bien avoir conscience que les habitants des quartiers ont le sentiment d'avoir été abandonnés il y a longtemps par les pouvoirs publics, et peu d'entre eux d'ailleurs se déplacent pour voter.

Toujours est-il que ce qui a été structurant pour les jeunes qui ont fréquenté l'association doit pouvoir l'être pour les habitants qui portent une action éducative, et pour les parents de ces jeunes qui exercent leur fonction parentale. Les banlieues ont un besoin immense de citoyens car il faut que la réalité émerge, qu'elle soit portée par une parole sincère, mais aussi besoin de la **puissance publique** en tant qu'interlocuteur fiable qui sera en mesure d'agir. Car si certains y croient encore, beaucoup de citoyens sont fatigués, ont peur ou sont déjà partis.

Pendant que les associations continuent à œuvrer au plus près du terrain, portant une éthique et une exigence indispensables, alors que des professionnels et des habitants continuent un travail pour maintenir la cohésion sociale de territoires, alors que l'environnement se précarise toujours plus, tout est fait désormais par les gouvernements pour distraire le peuple de la réalité. La maîtrise de la parole et les mots sont les instruments des nouveaux illusionnistes que sont les conseillers en communication. La parole et l'action politiques ne sont que contradiction, confusion, chaos. Le pays n'est plus dirigé.

Le 8 juillet 2013, à la demande du ministre délégué du moment (François Lamy), un rapport sur la participation des habitants dans la politique de la ville a été remis[3]. Outre l'audition de plus de 300 personnes, les auteurs ont organisé la réunion d'une conférence les 29 et 30 juin 2013, avec une centaine de responsables associatifs et d'élus. Parmi les 30 propositions faites au ministre, il était question de créer des lieux de concertation reconnus et connus de la puissance publique.

Les "tables de quartiers" se voulaient organiser la discussion et les projets communs des associations et des collectifs à l'échelle des quartiers, couplées avec une plate-forme associative nationale qui donnerait son avis sur l'évaluation des politiques publiques.

Il était proposé également un financement de ces initiatives en prélevant 1% sur le financement des partis politiques.

De ces propositions nous n'avons pas de nouvelles. De ce ministère non plus d'ailleurs.

Il faut comprendre que les forces ne sont plus en équilibre, et parce que la marginalisation de la jeunesse n'est plus tolérable, il est plus qu'urgent de faire face aux constats qui s'imposent et d'entendre les jeunes et les habitants qui vivent dans les quartiers. En les aidant, nous aiderons notre société.

Marc Jourdant
Responsable associatif
Éducateur spécialisé

1/ Circulaire du 26/10/1972 relative à l'arrêté du 04/07/1972 relatif aux clubs et équipes de prévention.
2/ Alain Ehrenberg : La fatigue d'être soi – La société du malaise.
3/ Rapport de Marie-Helène Bacqué et Mohamed Mechmache sur la refonte de la politique de la ville remis le 8/07/2013.

Paroles du Bureau International

Malgré les possibilités qu'offre Internet sur le plan de la communication planétaire, nous avons toutes et tous reconnu la nécessité d'une parole échangée, partagée, vécue dans la Rencontre. Ce Bureau International de 2014 nous en a donné l'occasion à travers l'évocation de la géopolitique, la vie des Équipes et les témoignages de chaque continent. *La Joie de l'Évangile* du pape François nous a donné à réfléchir. Aussi ai-je tenté de tirer des "Paroles Fortes" de nos échanges, à la lumière de la Parole du Christ.

Le consensus qui a suivi les exposés sur la géopolitique des différents continents nous a fait percevoir la préoccupation des problèmes liés à l'avenir de la planète.

En Amérique Latine : Yvette *"le monde souffre en ce moment de crise et le capitalisme fait que les humains et la terre sont considérés comme des objets. Dans ce même temps, le monde financier ne concerne qu'un petit nombre de personnes... Malgré un contrôle des processus électoraux, des obstacles subsistent tels que la perte d'identité des États, des réformes s'imposent, ainsi qu'un nouvel ordre économique mondial".*

En Afrique : Irène *"des élections au Burkina-Faso provoquent un sursaut des partis politiques opposants, tandis qu'au Togo, un décret de pacification nationale œuvre dans le sens de la justice, de la vérité et de la réconciliation".*

En Asie : Natty, *"des groupes de réflexion sur l'écologie luttent contre la confiscation des terres et la corruption à tous les niveaux. Les riches continuent d'accumuler et les pauvres deviennent de plus en plus 'sauvages'. Heureusement, des essais d'autonomie voient le jour".*

En Europe : Gabrielle, André et Nicole *"les élections européennes voient une nouvelle poussée des partis populistes. L'immigration massive pose le problème de l'intégration. Face aux problèmes économiques posés par la crise, on constate la naissance d'une économie sociale et solidaire alliant humanisme et solidarité. L'écologie reste une préoccupation importante : problèmes de l'eau et de la biodiversité posant la question de l'avenir de notre planète".*

À toutes ces questions nous avons tenté d'apporter des solutions ou des essais de réflexions dans deux directions :

L'élaboration d'un texte commun mettant en avant l'aspect éducatif et une meilleure connaissance des ressources et des limites de notre planète en mobilisant des personnes et des collectifs autour de projets et d'objectifs concrets, en faisant preuve du discernement nécessaire pour continuer à croire à l'avenir de notre Terre.

Ayant mis l'accent sur "l'Être" et non sur "l'Avoir", il nous a semblé important, comme chrétiens, de mener une réflexion sur la célébration de la Création et La Joie de l'Évangile prônée par le pape François.

Les temps de prière et d'eucharistie nous y ont aidés.

- *"Vivons sans avoir peur d'être disciples et vivons-le au grand jour".*
- ***"Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme".*** *Matthieu 10/28*
- *"C'est une tâche importante que de faire sortir ce qui est immergé car la crise favorise la peur".*
- ***"Ne craignez pas les hommes, car tout ce qui est voilé sera dévoilé".*** *Matthieu 10/26*
- *"Les bœufs sont de force inégale pour porter le joug, à la fois être fort pour porter et accepter de se laisser porter".*
- ***"Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau est léger".*** *Matthieu 28/30.*
- *Hervé (aumônier continental d'Asie et accompagnateur du Bureau International), à partir des Éphésiens 2, 13-16 et 2, 19-22 nous rappelle que : "C'est ce que nous vivons dans les Équipes, c'est la construction du Royaume dans chacun de nos pays et continents et que nous sommes liés à l'Église Universelle..."*
- *"La croix du Christ est signe d'embrassement (à la fois verticalité : Dieu, et horizontalité : les frères)".*

"L'École publique est le lieu idéal pour faire cet embrassement dans la foi".

L'Évangile de Luc (10-38/42)

- *"Marthe et Marie nous rappellent notre pratique d'enseignant : penser à nos élèves et réagir avec eux et pour eux, ce qui doit produire un changement d'attitude...".*
- *Hervé nous redit : "C'est une confirmation de ce que nous faisons dans nos équipes, nous le faisons dans la foi quand nous acceptons l'éclairage de la Parole de Dieu".*
- ***"Une seule est nécessaire. Elle a choisi la meilleure part"...***
- *"C'est un changement profond d'attitude. Est-ce que nous sommes suffisamment dans la confiance sans vouloir tout faire par nous-mêmes ?".*

Natty nous donne le mot de la fin avec la traduction en anglais :

"Marie a choisi la bonne vérité. Elle a choisi la véritable chose..."

Nicole Morin, août 2014
d'après ses notes, celles de Gabrielle et d'André

Quand le théâtre permet de pre

Chaque année, dans le monde, trois millions de filles, pour la plupart âgées de moins de 15 ans, sont soumises à l'excision. Au Burkina Faso, même si le gouvernement en a interdit la pratique depuis 1996, trois-quarts des femmes sont excisées. Faire évoluer les mentalités est donc un véritable enjeu, surtout pour l'Atelier Théâtre Burkinabè (ATB), qui a fait de la lutte contre l'excision son cheval de bataille.

Exergue : "C'est la magie du processus d'identification qui opère. Il permet aux femmes de prendre conscience de l'injustice dont elles font l'objet et les pousse à délier leur langue !"

Mai 2013. Le soleil encore brûlant descend doucement dans le ciel. La chaleur est écrasante. En cette fin d'après-midi, le mercure frôle les 43°C. Les ruelles de sable de Pagou, village de la région du Centre Est, sont désertes et étrangement silencieuses. Il suffit pourtant de faire quelques mètres et de s'approcher de la place pour entendre un vaste brouhaha et comprendre que "c'est là-bas que ça se passe !". Plus de 400 personnes, hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, ont abandonné leurs fours et leurs moulins, leurs faux et leurs faucilles pour venir assister à une pièce de théâtre forum du nom de *"Tourments de Femmes"*. Interprétée par les comédiens de l'Atelier Théâtre Burkinabè (ATB)[1], cette pièce dénonce férocement l'excision[2] et ses conséquences désastreuses sur la santé physique et psychologique des femmes, parmi lesquelles les risques d'infections pouvant entraîner la mort ainsi que les risques de stérilité, de contraction du VIH-Sida et de séquelles chroniques.

En 1996, le gouvernement burkinabè a adopté une loi interdisant la pratique de l'excision. L'adoption de cette loi s'est accompagnée de sévères mesures de répression à l'égard des promoteurs de l'excision. Elle a aussi fait l'objet d'une vaste campagne de sensibilisation et d'information qui a porté ses fruits. Le taux d'excision – aujourd'hui de 13,3% - chez les filles âgées de moins de 14 ans témoigne à lui seul d'un recul de la pratique, même si ce même taux reste de 57,7% chez les jeunes filles âgées de 15 à 19 ans. Aussi 9,7% des femmes et des hommes âgés entre 15 et 49 ans considèrent toujours que la pratique de l'excision devrait continuer. Parce qu'il existe encore d'importantes poches de résistance au changement, parce que le taux de prévalence reste élevé, les efforts en matière de sanction, mais surtout de sensibilisation et d'information doivent être maintenus voire renforcés, notamment dans la région du Centre Est, l'une des plus touchées par ce fléau, là où précisément se trouve le village de Pagou.

Dépasser les mécanismes d'autocensure

"Quand nous sommes arrivés à Pagou, les populations, qui étaient conscientes des sanctions encourues, nous ont affirmé que l'excision n'y était plus pratiquée depuis longtemps, que cette pratique était réservée aux barbares, se souvient Assita, une comédienne de l'Atelier Théâtre Burkinabè. Contre toute attente, à l'issue de la représentation de Tourments de Femmes, des femmes sont montées sur scène pour témoigner de leur douloureuse expérience d'excisées et de la nécessité d'y mettre fin". Et la comédienne d'expliquer : *"C'est la magie du processus d'identification qui opère. Il permet aux femmes de prendre conscience de l'injustice dont elles font l'objet et les pousse à délier leurs langues !"*.

Du rire à la colère, en passant par les larmes, la pièce suscite en effet de fortes réactions. Et pour cause : *"En temps normal, on ne parle jamais de l'excision dans la sphère publique. C'est un sujet tabou. Mais le théâtre forum met les pieds dans le plat !"*, confie Issouf, lui aussi comédien de l'ATB. Surtout le théâtre forum donne la voix aux femmes. Salimata, une habitante de Pagou, témoigne : *"Habituellement, on ne nous donne pas la parole. Nous n'avons pas le droit de parler devant les hommes et aucun espace n'est prévu au sein du village pour nous exprimer. Le théâtre vient bouleverser ces règles pour nous permettre de dire enfin tout haut ce que nous pensons tout bas !"*. Prosper Kompaoré, directeur de l'ATB, enchaîne : *"L'une de nos missions consiste à aider les femmes à dépasser les mécanismes d'autocensure, qui les empêchent d'aller au devant de la scène pour défendre leurs droits. La dimension théâtrale a ce côté rassurant, où soudain tout devient permis, où 'après tout, ce n'est*

ndre la parole, au Burkina Faso

que du théâtre', où on se met dans la peau d'un personnage autre que soi-même".

Le théâtre constitue aussi un outil particulièrement efficace pour sensibiliser les hommes et les chefs coutumiers, qui sont trop souvent de fervents promoteurs de l'excision. Pour les premiers, en prévenant tout désir sexuel, elle garantirait la fidélité des femmes à leur égard. Pour les seconds, il s'agit souvent de perpétuer la mutilation génitale au nom de l'indispensable *"respect de la coutume".*

Un théâtre en faveur du changement

À l'issue de la représentation de *Tourments de Femmes,* la troupe oriente les spectatrices et spectateurs vers des acteurs locaux à même de les accompagner dans la lutte contre les mutilations génitales féminines. Dans de nombreux villages, chefs coutumiers, hommes et femmes s'engagent publiquement à éradiquer - à long terme - l'excision de leur commune et prennent des mesures concrètes en faveur du changement. À Pagou par exemple, les femmes se sont mobilisées et ont créé leur propre association pour lutter contre le fléau des violences sexuelles. Dans d'autres villages, le changement est plus long à opérer. Pour Yacouba Zeba, coordinateur de l'Association Dakupa, une ONG de développement intervenant dans la région du Centre Est, *"l'excision constitue un phénomène complexe, profondément enraciné. Notre ambition consiste à modifier une norme sociale. Endurance et persévérance seront le prix à payer pour faire de l'éradication de l'excision une réalité"*. Maxime, un comédien, le confirme : *"La seule recette consiste à sensibiliser sans relâche, en synergie avec le Conseil national de lutte contre la pratique de l'excision et les autres acteurs de la société civile. Le théâtre forum est un moyen d'action parmi d'autres certes, mais c'est une arme redoutable qui permet de réveiller les populations, pour qu'elles se lèvent d'elles-mêmes contre les injustices auxquelles elles sont confrontées !".*

Anne Goetz
Frères des Hommes
Luxembourg

1/ En savoir plus : Atelier Théâtre Burkinabè : www.atb.bf.
2/ Selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), l'excision, encore appelée Mutilation génitale féminine (MGF), recouvre "toutes les interventions incluant l'ablation partielle ou totale des organes génitaux externes de la femme ou autre lésion des organes génitaux féminins pratiquées pour des raisons non médicales".

Avec l'aimable autorisation d'Altermonde

Photo Gabrielle Gaspard

Catastrophes naturel

La force des mots... Dans les définitions de mots croisés en langue anglaise, il arrive qu'on trouve encore comme synonyme aux termes "tsunami", "catastrophe naturelle" l'expression "Act of God" (acte de Dieu) qui avait même une utilisation juridique avant l'expression "natural disaster". Ce contexte explique pour une part l'article que le Père Selva Rathinam a écrit après le tsunami de 2004.

Le tremblement de terre

26 janvier 2001. La nation est toute à la célébration de la fête de la République. En quarante secondes la fête vire au deuil. Nous avons connu là le plus formidable tremblement de terre des quarante dernières années. Le Centre National d'Information des États-Unis a attribué à ce tremblement la forte intensité de 8,1 sur l'échelle de Richter. Les secousses ressenties dans tout le sous-continent indien ont semé la destruction dans leur sillage. Le tremblement a dévasté le Gujarat, réduisant en ruines villes et villages, faisant des milliers de morts et détruisant les biens que les familles s'étaient créés au long d'années de dur labeur. Ce fut une grande tragédie humaine, une catastrophe pour l'environnement et un défi pour notre approche un peu facile, détachée, résignée, des questions d'environnement dans le monde que nous habitons. Ceci implique un appel urgent à changer notre mode de vie, spécialement dans les domaines de la production et de la consommation. Une aussi énorme catastrophe naturelle ne lance-t-elle pas un défi à notre foi ?

[...]

Dieu et le tsunami

L'histoire du Déluge dans la Bible (Gn 6-9) nous évoque un Dieu en colère, détruisant ce qu'il a jadis créé. Cette idée de Dieu habite encore l'esprit de certaines personnes. Tout ce qui arrive de mauvais est malédiction ou châtiment et a une raison, même si nous ne savons pas laquelle. Certains y verraient la main d'un monstrueux démiurge, un Dieu tout-puissant tueur d'enfants innocents. Nous entendons les paroles amères de Gloucester (*Le Roi Lear*) : *"Telles des mouches aux mains de petits garnements, tels nous sommes pour les dieux ; ils nous tuent pour s'amuser"*. D'autres, essayant de justifier Dieu aux yeux de l'homme, avanceront l'idée simple que quiconque souffre l'a pour ainsi dire cherché. Dieu n'a-t-il pas utilisé des fléaux et des catastrophes naturelles comme sources de châtiment ? Ceux qui ont une telle conception de Dieu se rendent coupables d'un énorme blasphème et d'une arrogance encore plus énorme, parce que même Jésus sur la croix dit en Matthieu 27 et Marc 15 : *"Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?"* Jésus voulait vivre. Il adressait un défi à Dieu. Il disait que la vie est précieuse. C'est ce que fait aussi Abraham quand Dieu dit : *"Je vais détruire Sodome et Gomorrhe"*. Est-ce que ces gens de l'Inde, d'Indonésie et du Sri Lanka étaient plus coupables que le reste du monde ? Dieu ne gère pas toutes ces affaires. Le Dieu de la Bible est un Dieu d'amour. Mais pour comprendre une situation particulière comme celle-ci, il faut en revenir à ce Dieu et comprendre qui Il est. En fait, la prière de Jésus au calvaire *"Pourquoi m'as-tu abandonné ?"* n'est pas la fin de l'histoire. Jésus est ressuscité d'entre les morts et c'est Dieu qui l'a ressuscité.

Photo Teachers'Teams

les et volonté de Dieu

Donc une calamité naturelle n'est pas le jugement de Dieu mais la simple conséquence naturelle d'un phénomène de la nature. Elle nous indique qu'il nous faut sans cesse être prêts à concevoir non le Dieu que l'on voit simplement dans un événement isolé, mais le Dieu de la Bible.

Le caractère mortel du tsunami nous est un rappel que nous ne tenons pas les commandes. Nous ne sommes rien plus que des acteurs dans une pièce qui se répète depuis des générations et des millénaires. Nous n'avons aucun pouvoir sur les forces qui nous entourent. Mais la vie est un choix. Ce n'est pas une force irrésistible qui nous lie inexorablement. Notre choix de vie n'est pas nécessairement affecté par les tsunamis futurs. À l'inverse, notre façon de réagir à ces tsunamis, à ces vagues torrentielles de détresse affective qui souvent nous frappent, peuvent déterminer notre éternité. Quand les épreuves nous assailliront, et cela viendra, ou bien elles nous balaieront et nous plongeront au plus profond du désespoir, ou bien nous réagirons avec la calme assurance que Dieu est plus grand que tous nos problèmes.

Dieu n'est pas dans la catastrophe, mais dans notre réaction

On trouve une belle histoire sur la souffrance dans le Talmud. Moïse se rend au ciel et constate que le Rabbi Akiba est le plus grand enseignant de la Torah. Quand Moïse demande à Dieu quelle sera la récompense d'Akiba, Dieu lui présente une vision : Akiba torturé par les Romains sur la place du marché, sa chair en lambeaux. Quand Moïse demande pourquoi, Dieu répond par une énigme : *"Cela est advenu en pensée"*. La réponse de Dieu semble cruelle et inexplicable. Mais ce qu'il ne faut jamais oublier dans cette histoire, c'est que Dieu n'avance aucune réelle explication. Devant la catastrophe naturelle nous restons abasourdis et sans rien comprendre. Toutes nos interrogations sur le tsunami et Dieu se ramènent à la question de Job : pourquoi un Dieu juste permet-il la souffrance de l'innocent ? La réponse est qu'une telle catastrophe naturelle ne nous dit rien sur Dieu. La catastrophe existe. Telle est bien la manière de la comprendre, sans y ajouter notre propre interprétation, sans y apporter un sens ou procéder au verdict. La catastrophe existe. La tragédie existe. Il nous faut vivre avec, et nous y sensibiliser au lieu de chercher une réponse, car les réponses ne font que flatter notre suffisance. Il n'est point de Dieu dans la catastrophe. Mais Dieu réside dans la réponse, au cœur des hommes, dans leurs sentiments et leurs réactions. Une plaque tectonique a glissé, une énorme vague a parcouru l'océan et a fauché de nombreuses vies. Maintenant une autre vague se propage, aussi énorme ; elle se propage dans les cœurs de ceux qui l'accueillent. Ce n'est ni pour le meilleur ni pour le pire. Voilà, c'est comme cela. Ni bienfait, ni malédiction. C'est comme cela. La catastrophe existe. Elle a touché un "être cher", "l'être cher" de quelqu'un, de nombreux êtres chers. Est-ce que j'ouvre mon cœur pour l'accueillir ? Ce qu'elle touche en moi touche Dieu.

Dieu est dans la réponse. Les organisations sociales et les gens sont venus en grand nombre au secours des victimes. Après les ravages du tsunami sur les rivages du Tamil Nadu, une mosquée à Tambaram a abrité quelque 200 familles. Elles ont mangé et dormi avec leurs homologues musulmans. Les bénévoles du Munnetra Kazhagam Musulman du Tamil Nadu (TMMK) ont établi des campements dans les mosquées dans tout l'État. Ils ont fourni de la nourriture végétarienne aux Hindous qui en voulaient. D'après les bénévoles du TMMK, des commerçants de la communauté djaïne ont beaucoup aidé en fournissant à la mosquée l'approvisionnement nécessaire. Les bénévoles du Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS) ont mené des opérations de secours en de nombreux endroits, fournissant nourriture, vêtements et médicaments.

Des équipes de secours animées par les autorités ecclésiastiques poussaient à l'action dans les villages côtiers, extrayant les corps, creusant des fosses communes et enterrant les victimes. Non, Dieu n'est pas dans la catastrophe. Mais Il existe dans ces réponses à la catastrophe mentionnées ci-dessus.

Selva Rathinam
Inde
Jésuite

Entre-Nous, *revue de Dialogue et Coopération, Équipes Enseignantes dans le monde.*

Une parole pla

Vous êtes savants, mes frères bien-aimés. Pourtant, que nul ne néglige d'être prompt à écouter, lent à parler, lent à se mettre en colère, car la colère de l'homme ne réalise pas la justice de Dieu. Aussi, débarrassés de toute souillure et de tout débordement de méchanceté, accueillez avec douceur la parole plantée en vous et capable de vous sauver la vie. Mais soyez les réalisateurs de la parole, et pas seulement des auditeurs qui s'abuseraient eux-mêmes. En effet, si quelqu'un écoute la parole et ne la réalise pas, il ressemble à un homme qui observe dans un miroir le visage qu'il a de naissance : il s'est observé, il est parti, il a tout de suite oublié de quoi il avait l'air.

Tout au début de son épître, Saint Jacques lance un appel vibrant aux premiers Chrétiens : *Chacun doit être prompt à écouter, lent à parler !* Le ton est donné. La parole d'un sage peut venir à l'esprit : *Si Dieu nous a donné une seule bouche et deux oreilles, c'est peut-être un clin d'œil de sa part pour nous faire comprendre que nous devons écouter deux fois plus que nous ne parlons.* Pour Saint Jacques, la suite de sa lettre le prouvera, l'écoute est première, écoute active, attentive qui centre le récepteur sur celui qui parle, sur la parole donnée... Écoute faite de tous les sens, certes mais aussi avec le cœur car il ne s'agit pas de porter attention seulement à une cascade de mots qui se précipitent mais plutôt de comprendre le message qui se cache derrière.

Cette approche de l'écoute se vérifie dans celle de la Parole de Dieu et du message de la révélation de Dieu qui s'adresse à tout homme. Tout comme les Juifs nous pouvons dire chaque jour *Shema Israël* (Écoute Israël). Cela implique de se débarrasser de tout ce qui peut faire obstacle à l'écoute et *"de tout débordement de méchanceté"* pour éviter tout jugement, toute référence à notre propre expérience qui nous fait dire : c'est comme moi ! Faire en sorte *d'accueillir dans la douceur la Parole plantée en nous.*

C'est ainsi que l'écoute n'est pas que l'écoute de l'autre, mais elle est écoute de soi pour faire le silence intérieur. C'est à ce prix que la Parole nous met en relation avec Dieu. Parole plantée dans le cœur, voilà la nouveauté du message biblique. Elle ne nous vient pas de l'extérieur (même si nous devons découvrir les pages de la Bible) ; avant tout, elle est plantée en nous avant même que nous la reconnaissions et que nous l'accueillions par la lecture. *Celui qui fréquente la Parole de Dieu est visité par Dieu, et nécessairement, il reste des marques de sa visite.* Plantée en nous elle résonne différemment selon le mouvement de nos cœurs, toujours vivante puisqu'elle est en nous, être de vie et de changement.

Si *elle est plantée* en nous, c'est qu'il y va de notre responsabilité pour qu'elle s'épanouisse et grandisse. Certes, comme le suggère la parabole de la semence en terre, elle peut être accueillie de diverses manières, sachant que nous sommes tour à tour en terrains différents. Au plus profond de l'enracinement de la Parole en nous mûrit la rencontre, de plus en plus intime, avec le Dieu de Jésus Christ.

Les marques de sa visite sont toujours plus authentiques.

ntée au cœur

Mais celui qui s'est penché sur une loi parfaite, celle de la liberté, et s'y est appliqué, non en auditeur distrait mais en réalisateur agissant, celui-là trouvera le bonheur dans ce qu'il réalisera. Si quelqu'un se croit religieux sans tenir sa langue en bride mais en se trompant lui-même, vaine est sa religion. La religion pure et sans tâche devant Dieu le Père, la voici : visiter les orphelins et les veuves dans leur détresse ; se garder du monde pour ne pas se souiller.

Epître de Saint Jacques 1, 19-27

Pour une mise en pratique

Dès l'ouverture du livre de la Genèse, la Parole de Dieu nous est présentée comme créatrice et non informative. Tout au long de l'histoire biblique, quand Dieu parle, il crée. *La parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission* (Isaïe 55, 11). Pour sa part, Jésus accompagne son enseignement d'actes : guérisons, exorcismes, miracles.

Saint Jacques rappelle *la parole plantée* qui doit s'accompagner d'un comportement religieux. Ce dernier ne se résume pas dans des actes de dévotion, de piété, mais à travers les signes d'amour, de compassion : il parle de la présence auprès des orphelins, des veuves dans leur solitude. Nous pouvons actualiser ce message en parlant de l'engagement au service des démunis, des exclus, des malades.

Saint Jacques s'inscrit dans la ligne des prophètes de l'Ancien Testament qui insistent sur le culte en esprit et en vérité, bien loin des autels fumants des sacrifices. Tout comme eux, il aura des paroles dures à l'égard des riches et de ceux qui pourraient exercer le pouvoir de la langue.

Dans son épître, il semble prendre quelques distances avec Paul qui mettait l'accent sur la foi plutôt que sur les œuvres. Mais il faut se souvenir que c'est la Parole plantée au cœur des croyants qui donne sa consistance à la foi reçue de Dieu... L'agir du croyant témoigne tout autant de l'œuvre de Dieu en lui que de ses mérites pour obtenir la foi. Le croyant doit se garder du monde pour ne pas se souiller, habité d'une présence, celle de la Parole toujours vivante. Une trace de la visite se manifeste dans le dialogue constant avec le Dieu de Jésus-Christ. Il devient alors prière en cohérence avec la Parole mise en acte. À sa manière, le Cardinal Etchegarray reprend les propos de St Jacques : *La prière n'est pas faite de mots en l'air, nous ne pouvons prier que si nous sommes pleinement responsables de ce que nous disons... C'est cela l'Évangile : prier bras en croix le Dieu qui n'aime pas les bras croisés.*

Père Michel Amalric
Tarn

La liturgie de la Parole fonctionne comme le lait en poudre. Le lait est un liquide qui devient poudre pour sa conservation mais qui doit redevenir liquide pour sa consommation. Ainsi l'Écriture vient de la Parole mais est faite pour redevenir Parole.
Info/ CNPL 211/4 mai 1990.

Appel à l'humilité, méditation sur la mort... Guy Gilbert, "le prêtre des loubards" nous invite à le rejoindre dans sa méditation sur le message de l'Évangile.

L'humilité, première des vertus

Guy Gilbert, éd. Philippe Rey, 2014, 96 p., 8 €.

Ici, le prêtre éducateur Guy Gilbert s'engage sur le terrain de la théologie morale, avec son style direct habituel et son sens des réalités concrètes. Il nous précise qu'il aurait aimé intituler ce petit livre : *L'autre a toujours une vérité qui me manque*, selon la formule de Mgr Pierre Claverie, qui était si avancé dans l'art du dialogue (interreligieux...). Humilité, précise l'auteur, vient du latin *humus* : terre, sol. Les humbles savent leur condition "terrestre" simple, en désir profond de faire place à l'autre (à l'Autre), en attente active de découvrir les richesses de la vérité que l'autre porte en son être, en son projet de vie. D'où les titres : "Ecouter et supporter", "L'esprit d'enfance", "pauvre de moi"...

Guy Gilbert excelle à montrer combien l'art (progressif !) d'écouter les autres peut se pratiquer avec persévérance dans le couple, la famille, le travail, l'amitié, la communauté, la rencontre avec les "loubards"... Quand l'homme se fait mendiant de Dieu, il a atteint l'humilité. En même temps, nous pensons au Christ dont les Évangiles nous disent l'humilité profonde (Mt 11, 25 sv ; Jn 13, 1-15). Pour sa part, François Varillon écrivait si bien sur "L'humilité de Dieu" (1974). Bref, insiste Guy Gilbert, l'humilité est le pilier central du christianisme. De plus, elle est au fondement de toutes les autres vertus. Une méditation vigoureuse et stimulante, qui nous invite à poursuivre une réelle conversion intérieure, nous confirme dans l'exigence de la radicalité de l'Évangile, et nous conduit au mystère de Dieu, Celui qui s'est fait si humble en Jésus de Nazareth.

P. Fournier

La nuit s'approche, l'aube va arriver

Méditation sur la mort

Guy Gilbert, éd. Philippe Rey, 2014, 94 p. 8 €.

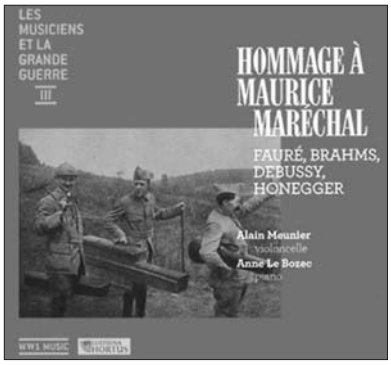
Dans ce livre, Guy Gilbert, constate que la société est fascinée par la culture de la réussite et que nous cherchons à cacher la mort, et à nous la cacher à nous-mêmes. Il appelle à ne pas éluder cette question difficile. Car, brutale ou pas, la mort ne nous ratera pas. Guy Gilbert tente de disserter joyeusement de la mort, tout en sachant que nous y sommes tous condamnés. Cette posture permet à l'auteur de nous inviter à la lucidité envers le caractère inéluctable de notre mort et, en même temps, à avancer de façon confiante et féconde. L'auteur propose d'apprivoiser notre peur, et d'oser parler de la mort, lui faire face, et vivre.

Il exprime son acte de foi : Jésus est vainqueur de la mort. C'est la puissance du chrétien. Et d'ajouter que la mort est le plus beau jour de notre vie : "*ce passage vers l'Amour absolu que j'ai cherché toute ma vie*". Il s'agit, à la suite du Christ, de vivre sans cesse le mystère pascal : vivre intensément le moment présent, mais avec disponibilité : si ce soir, ça se terminait, allons-y ! Cette perspective est une provocation à bondir vers les vivants pour mieux les aimer. Et se tenir aux côtés de celui qui meurt, le faire sans trop parler, mais dans une écoute profonde, dans le silence, en tenant la main de l'autre. Guy Gilbert synthétise ici un art de vivre qui n'ignore pas l'horizon de la mort, mais qui le positive dans une foi renouvelée en Jésus mort et ressuscité, en Marie, présente maintenant et à l'heure de notre mort, et dans l'attention à nos frères en difficulté ou proches du grand Passage.

P. F.

Musique

Claude Ollivier nous propose maintenant de revivre la période de la Grande Guerre à travers la musique.



C'est une collection en trente volumes, édités par la firme Hortus, à paraître jusqu'en juin 2018 et dédiée aux musiciens, compositeurs et interprètes pris dans la tourmente de la grande guerre de 14-18.

Le premier volume[1] est consacré à Albéric Magnard (1865-1914) et à sa production musicale pendant les années de guerre. C'est un important compositeur français, mort tragiquement en défendant les armes à la main, sa maison dans l'Oise, le 3 Septembre 1914. Ses œuvres pour piano sont présentées ici pour la première fois, telle *Rambouillet* et *Saint-Germain - Promenades* opus 1 ou *Feuille d'Album*, *Trois pièces* - opus 1, des tableaux musicaux d'une poésie exquise dans la pure tradition de l'École française dans ses harmoniques et ses ravissants scintillements. C'est le violoncelle chaleureux d'Alain Meunier qui traduit ces beaux poèmes en musique accompagnés par le piano de Philippe Guilhon-Herbert.

Dans le deuxième volume[2] de la collection, (1913) *Au carrefour de la modernité*, on retrouve trois grands noms dont les œuvres ont précédé le conflit mondial (1913), des œuvres d'une incroyable modernité, qui se sont imposées malgré le grand silence que provoquera la Grande Guerre pour la création musicale (mobilisation générale, fermeture de nombreuses institutions...). Ce sera surtout le scandale de la création du *Sacre du printemps* de Stravinsky à Paris en 1913, année où Debussy créa *En Blanc et Noir* pour deux pianos (1915) se faisant écho de la cause nationale ("Noël pour les enfants qui n'ont plus de maison" ou "Pour la France") et en participant à des concerts pour "l'aide affectueuse aux musiciens" ou pour "le vêtement du prisonnier de guerre" (1916). On retrouve la complicité des deux merveilleux pianistes Jean-Sébastien Dureau et Vincent Planès sur un piano Pleyel à double clavier.

Le troisième volume[3] de la collection est consacré à un hommage rendu par Alain Meunier à son maître en violoncelle Maurice Maréchal (mort en 1964), dont la légende se doublait de la figure d'un héros jouant du violoncelle sous le feu de l'ennemi (on sait que deux de ses camarades du front, menuisiers, lui taillèrent un violoncelle rudimentaire dans le bois d'une caisse à munitions allemande, surnommé "le poilu", grâce auquel il joua pour les offices religieux et pour ses camarades...). Sur ce troisième CD sont rassemblées des sonates composées durant la guerre, dans les interprétations magnifiques de ferveur et d'élégance d'Alain Meunier accompagné au piano par Anne Le Bozec (Élégie de Fauré, Sonates pour violoncelle et piano de Brahms, de Debussy et de Honneger).

M. Maréchal fit connaissance d'autres musiciens comme le violoniste Lucien Durosoir ou le compositeur André Caplet avec qui il forma un petit ensemble.

1/ Hortus 701 : Une mort mythique.
2/ Hortus 702 : 1913. Au carrefour de la modernité.
3/ Hortus 703 : Hommage à Maurice Maréchal : Fauré, Brahms, Debussy, Honegger

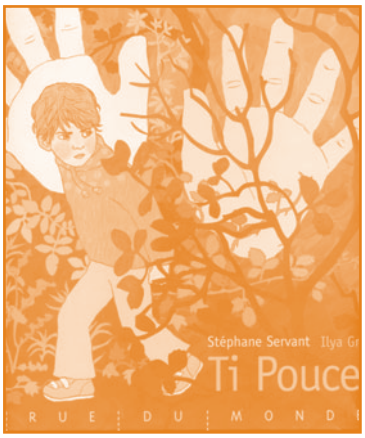
Des albums pour partager des secrets

La princesse au secret, Carl Norac et Isabelle Chatellard, 2010, éditions Gautier-Languereau, d'occasion seulement.

Adèle est une petite princesse qui a perdu la parole. Elle n'émet plus un son depuis si longtemps que, dans le royaume, tout le monde la surnomme "la princesse au secret". Elle aimerait parler, mais elle a comme un nœud dans son cœur, et elle ne parvient pas à le défaire malgré ses efforts. Alors elle pense à tous ces secrets qu'elle aimerait partager avec les autres : les coquillages plus doux que la peau de maman, le rire cristallin de son petit frère, les arbres amoureux, les blagues des oiseaux, le saut du loup qui veut voler, le souffleur d'étoiles... Et progressivement, au fil de sa promenade et de ses désirs de partage, Adèle sent son cœur devenir plus libre et moins lourd.

Avec une légèreté poétique autant dans le dessin que dans le texte, cet album nous entraîne au plus profond de nous et de nos émerveillements, de toutes ces petites choses que nous aimerions partager mais que nous gardons souvent pour nous, comme des secrets. Et la lecture de cette histoire nous met sens dessus dessous, comme si notre intérieur se tournait vers l'extérieur et demandait à s'exprimer. Oui, ce livre nous invite au partage des émotions secrètes. Il nous appelle à mettre en mots pour éclater de joie.

Ti Poucet, texte de Stéphane Servant et illustrations d'Ilya Green, Rue du Monde, 2009, 15 €



Ti Poucet est un enfant solitaire. Les autres se moquent de lui car il n'a plus ni père ni mère : il a préféré fuir ceux qui le maltraitaient. Les seules choses qu'il garde de son passé, ce sont trois cailloux blancs, dans ses poches, encombrés de souvenirs et d'espoirs impossibles. Mais quand le danger approche, Ti Poucet est bien embêté : le poids de ses cailloux l'empêche d'avancer. Va-t-il devoir s'en séparer, abandonner enfin ces secrets trop lourds à porter ?

Dans cette histoire de conte de fées à la fois dure et poétique, on accompagne Ti Poucet dans une forme de réécriture de son histoire personnelle. Sa fuite devant l'ogre est comme un refus de son passé. Toutes les clefs ne sont pas données d'emblée, et il faut lire et relire cet album pour mieux entrer dedans et démêler progressivement un message assez mystérieux. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin, chacun souhaite vider ses poches et abandonner les cailloux qui l'immobilisent. Une bonne métaphore pour amener l'enfant à se confier à nous quand on sent qu'il porte un secret qui l'étouffe.

Le secret, Anaïs Vaugelade, 1996, Lutin Poche de l'École des Loisirs, 5,60 €

Chat et Poule vivent ensemble et partagent tout. Jusqu'au jour où Poule ne sort pas de sa chambre et ne peut pas dire à Chat pourquoi : c'est un secret. Un secret ? Chat n'en a jamais eu. Il décide donc de partir à son tour à la recherche d'un secret rien qu'à lui...

Avec ses dessins étonnants d'émotion et ses couleurs vives, Anaïs Vaugelade nous entraîne dans une quête un peu désespérée. En effet, comment trouver un secret lorsqu'on n'en a pas et qu'on ne sait pas vraiment ce qu'est un secret ?

Aux côtés de Chat et de son parcours initiatique, l'enfant découvre avec stupeur le pouvoir des mots, car qu'est-ce qu'un secret sinon des mots tus ? De quoi fasciner les petits et leur donner envie de cacher leurs premiers secrets... ou de les partager, fiers qu'ils sont d'en avoir enfin !

Marie Becker

La parole, c'est aussi malheureusement transmettre les nouvelles des maladies, accidents, décès de ceux que nous avons rencontrés. Sans convertir la revue en bulletin nécrologique, il faut transmettre le message. Cela peut se faire en forme d'hommage comme le fait Gérard Fischer à propos de Philippe Marniquet, ou en reprenant un ancien texte comme celui que Michel Dupont avait écrit en 1988 pour *Partie Prenante*. On s'aperçoit alors que certains combats sont toujours d'actualité.

Philippe Marniquet

Un prêtre conciliaire

Les obsèques du Père Philippe Marniquet, né en 1942 et ordonné en 1969, ont été célébrées lundi 30 juin 2014 en l'église St Maurice de Reims, en présence de nombreux amis prêtres et laïcs, par le P. Thierry Jordan, archevêque de Reims. Il a été ensuite inhumé à Vouziers, dans le caveau familial.

Ces deux dernières années, les chrétiens rémois ont assisté, impuissants, au déclin de la santé de Philippe, à la maladie qui progressivement l'a privé de sa personnalité et de sa mémoire, et finalement l'a emporté. Et avant même sa mort, c'est cette évolution qui a été pour nous tous une souffrance : nous ne retrouvions plus le Philippe que nous avions connu, et lui ne nous reconnaissait plus. Car Philippe, justement, c'était le contraire de tout cela.

Simone et moi l'avons connu alors que, jeune prêtre, il effectuait un stage dans notre paroisse rémoise. Il avait notre âge, et nous avons tout de suite sympathisé. D'abord grâce à cette ouverture, cette bonhomie, qui lui rendaient le contact si facile avec tous, depuis les lycéens du lycée Roosevelt jusqu'aux malades de l'hôpital où il a terminé sa carrière comme aumônier, en passant par les étudiants des Facs de Reims et les enseignants du technique – sans compter bon nombre d'autres ! Grâce à cet humour aussi, quelquefois loufoque ou grinçant, mais jamais méchant, qui le caractérisait. Un prêtre au contact, pleinement concerné par la vie des femmes et des hommes qu'il rencontrait.

Mais nous avons sympathisé aussi avec le prêtre profondément conciliaire qu'il était. Formé dans le temps de Vatican II et dans les années qui l'ont suivi, il se voulait à l'écoute des uns et des autres, intervenant dans une réunion quand c'était nécessaire, mais laissant une place majeure à la parole de tous, qu'il respectait profondément. Il y était aidé par une grande culture – Philippe était un homme de livres… et de films – qui lui permettait de relativiser ce qui était dit, d'en faire valoir les richesses, mais aussi d'en montrer les limites. Et c'est là que l'humour lui permettait de faire passer ce qui, quelquefois, pouvait sembler plus difficile à accepter.

Conciliaire, Philippe l'était aussi par son souci constant de soutenir et d'encourager les initiatives des laïcs, jusque dans les formes des célébrations en petits groupes – mais en les aidant en même temps à discerner et à approfondir les divers temps de la liturgie. Il était de ces hommes qui lancent les autres en avant, en sachant se retirer pour leur faire place.

Mais nous autres Chrétiens dans l'Enseignement Public ne pouvons pas oublier l'aumônier qu'il a été à nos côtés, d'abord pour l'équipe technique de la PU rémoise, puis comme aumônier national de la "branche technique", et enfin comme aumônier national de la PU, puis de CdEP une fois réalisée cette fusion qu'il avait soutenue et encouragée. Il y a déployé toutes ses qualités de dialogue et d'écoute, ouvert son carnet d'adresses et apporté sa culture et ses connaissances, et surtout vécu pleinement son choix indéfectible d'être aux côtés de l'Enseignement Public, ouvert à tous sans exclusive, et respectueux de tous.

Je laisse le mot de la fin à mon fils aîné, dont il avait béni le mariage : *"Il a été là dans des moments importants, et restera dans nos cœurs comme ce prêtre joyeux qui donne une bonne image à l'Église".* C'est peut-être d'abord cela, un prêtre conciliaire.

En Jésus-Christ et dans nos cœurs, repose en paix, Philippe.

Gérard Fischer
Reims

Échange divin...

Michel Dupont nous a quittés le 13 août 2014. Aumônier diocésain du Val-de-Marne, il a participé de nombreuses années au Comité de Rédaction de *Partie Prenante* puis de *Lignes de crêtes*. Il avait écrit cet article en 1988 pour un numéro de *Partie Prenante* sur l'Europe. Sa réflexion est encore en phase avec les problèmes actuels.

"Tiens ! tiens ! dit Dieu, lui aussi lecteur de la revue... c'est pas mal... J'en prends trois exemplaires... un pour le Fils... un pour l'Esprit. J'en garde un.

Nous en ferons une lecture commune à notre prochaine réunion..."

"Ce que j'aime, dit Dieu le Père, c'est d'abord qu'enfin ils s'informent mutuellement... qu'ils volent (voient ?) plus loin que ces fichues frontières physiques qu'ils se sont inventées... Dieu sait pourquoi (et Je ne le sais pas moi-même ou alors Je ne le devine que trop !). Oui, J'aime bien leur ouverture d'esprit, leur curiosité des choses et des autres... Je souhaite que cela prélude bien de l'ouverture de leurs cœurs...

Ce qui me surprend, me suffoque, c'est qu'avec lenteur, avec beaucoup de lenteur, avec une sage lenteur, Ils aient voulu que cessent les guerres en imbriquant les économies.

Mais cette Europe de l'éducation qu'ils veulent faire... comment vont-ils s'y prendre ? Qu'ils ne la laissent pas dans "les mains des banquiers et des gestionnaires", mais qu'ils osent l'inventer... chacun... là... dans leurs collèges ou leurs classes, avec leurs collègues... qu'ils sachent que déjà dans leurs classes, ils ont l'Europe à portée de mains et à portée de Gamin... qu'ils ont là non seulement l'Europe mais le Monde entier. Car finalement l'Europe, qu'est-ce que c'est ? Si c'est seulement pour de nouvelles frontières encore plus imperméables ?

- Moi, dit le Fils, je suis quand même inquiet. Je veux bien leur faire confiance mais je me méfie un peu. Il faudrait réellement qu'ils cherchent à y voir plus clair. Parce que, l'Éducation quand même... ça concerne des Enfants, des Jeunes et dans leurs rapports que j'ai lus avec attention... on ne voit pas bien quelle place ils ont ces Enfants, ces Jeunes !

Une "Europe de l'Éducation" ce n'est pas seulement des moyens, des méthodes et des contenus... C'est surtout, les regards positifs, les cœurs aimants, les institutions réellement au service de ces Jeunes, de leur épanouissement et de leurs plaisirs de vivre... qui ne sont tout de même pas que les fruits de décisions économiques.

Moi, quand je suis allé à l'école de mon pays, du Monde et à la Tienne, Père, ce que J'en ai retenu, ce sont ces gens qui ont cru en moi, qui M'ont aimé, qui M'ont permis d'élaborer Ma Parole à 10 ans comme à 33 ans. D'accord, J'ai pas eu mon bac... mais au moins, J'ai retenu de ces éducateurs qu'ils M'ont dit que J'étais "capable de"... de réussite, de pensée personnelle et critique, d'écoute, de partage... J'aurais pas aimé par exemple, mais pas du tout que sur Mon carnet scolaire, ils marquent "éventuellement capable" ou "non capable" !

Et de Mon temps... Je sais qu'il ne suffit pas de répéter le passé mais peut-être savoir s'en inspirer pour inventer l'avenir, de mon temps, il n'y avait pas que les "maîtres" qui savaient... mais aussi les Parents, les Vieux du village et aucun n'était exclu du système éducatif...

Alors Je comprends pas très bien pourquoi ils hésitent tant à réinventer ces communautés éducatives, pourquoi ils se chamaillent pour savoir qui gardera le pouvoir dans l'école ... Ou alors, Je le sais trop bien...

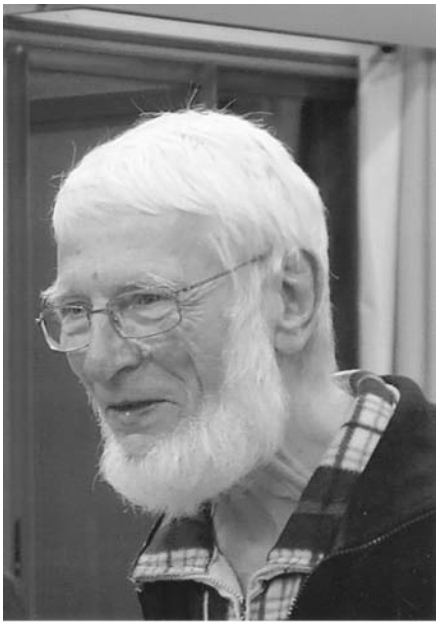
- Ah ! dit l'Esprit... C'est bien vrai ce que tu dis là... Mais à leur décharge, il faut quand même le dire, ça n'est pas facile d'oser dépasser sa peur dans le monde qu'ils ont fabriqué... où malins comme ils sont, ils ont inventé des tas et des tas d'objets mais sans savoir souvent pour quoi faire.

Tu vois, quand ils parlent de développer l'enseignement des langues, je m'y retrouve bien... comme à la Pentecôte... Ils passent de Babel à Jérusalem. Pourvu qu'ils ne gâchent pas ce chemin pour savoir qui de l'anglais ou du français l'emportera, du moment qu'ils conservent leur langue maternelle, composante de leur culture, reflet de leur être, du moment qu'ils cherchent à communiquer, à se connaître et à se reconnaître, à se faire connaître...

Je voudrais tellement recommencer ou continuer plutôt ce que J'ai fait avec Marie quand Je l'ai couverte de Mon ombre et qu'elle T'a fait naître : couvrir cette Europe de Mon ombre et y faire naître "de la Femme et de l'Homme"... même si cette Europe n'a pas la jeunesse de Marie, mais, mais n'est-ce pas Père, tout est possible à Dieu pour qui accueille Sa Parole...

- Oui, reprit le Père, mais ce Fils, ces Fils et Filles qu'ils cherchent à faire naître comme nous l'avons fait, faudra-t-il encore qu'ils ne les fassent pas naître comme le Mien dans une porcherie... Ça sent tellement mauvais une porcherie de fric, d'individualisme, de réussite personnelle, d'exclusion et de mépris des plus fragiles, de pitié.

Il leur faudra là encore beaucoup de Foi et beaucoup d'Espérance, de lucidité et de courage.



J'apprécie plus que tout ce souci qu'ils ont, au moins dans ce qu'ils écrivent, de ne pas se contenter de former une "élite"... Si c'était le cas, Fils, où irais-tu chercher tes apôtres et tes prophètes... Toi qui les a pêchés dans les eaux si troubles de l'échec, si souvent !

J'apprécie qu'ils veuillent conserver leurs différences tout en rêvant un projet commun, qu'ils soient soucieux des plus faibles, ce qui ne veut pas dire des plus bêtes, qu'ils s'enrichissent mutuellement.

Je comprends que certains désirent une "meilleure reconnaissance de leur métier" comme ils disent... mais que certains fassent dépendre la passion d'enseigner la Joie, d'ouvrir l'avenir à des Jeunes que je leur ai confiés, de conditions matérielles toujours plus énormes... ça, quelque part ça me gêne... Pour trop d'entre eux, c'est un alibi commode pour ne pas changer eux-mêmes. Il faudrait bien qu'ils se redisent pour eux-mêmes, ce qu'est "la réussite" car ce qu'ils se redisent à eux-mêmes, c'est ce qu'ils transmettent consciemment ou inconsciemment aux Jeunes !

Tout compte fait, Fils, comment Tu T'y es pris, Toi, [pour faire l'Europe... pardon, le Monde] avec les hommes?

- Moi ? dit le Fils. Oh ! C'est tout simple : j'ai donné ma vie pour eux que j'aimais et que Tu M'as confiés !"

En la veille de Noël
Michel Dupont

La parole sur l'art

Parler sur l'art, c'est ce que nous faisons ici, nous mettons l'art en mots. Une telle parole est-elle utile ? Sommes-nous condamnés à écouter ce qui se dit pour comprendre ? Quel est l'intérêt de cette parole parallèle ?

Je me souviens d'un projet sur plusieurs années que nous avions proposé à des élèves de lycée. Il s'intitulait justement "la parole sur l'art". C'était à l'époque où le Jeu de Paume, lieu d'exposition parisien, était dédié à ce qu'on appelle l'art contemporain. Il s'agissait de mettre les élèves en présence des œuvres et de favoriser leur prise de parole. Ne pas tout réduire au seul discours des conférenciers qui faisaient la présentation. Et chaque fois que cela était possible, les élèves rencontraient les artistes dans leur exposition ou dans leur atelier. Ainsi nous avons rencontré Olivier Debré, Jesus-Rafael Soto, Daniel Spoerri, François Morellet, Miquel Barcelo, Thomas Hirchhorn, Erro... Nous avons aussi sollicité la parole des gens qui travaillent autour de l'art : commissaires d'exposition, galeristes, critiques d'art, techniciens, conférenciers... Ce projet faisait prendre conscience que l'art engendrait de multiples activités, que chaque intervenant avait un regard particulier sur la création et une manière personnelle d'en parler. La parole sur l'art est plurielle.

J'ai souvent milité aussi pour la parole de l'œuvre elle-même, celle qui permet au spectateur (rappelez-vous, celui que Marcel Duchamp appelle le regardeur) de dialoguer avec l'œuvre en direct comme avec une personne, un ami.

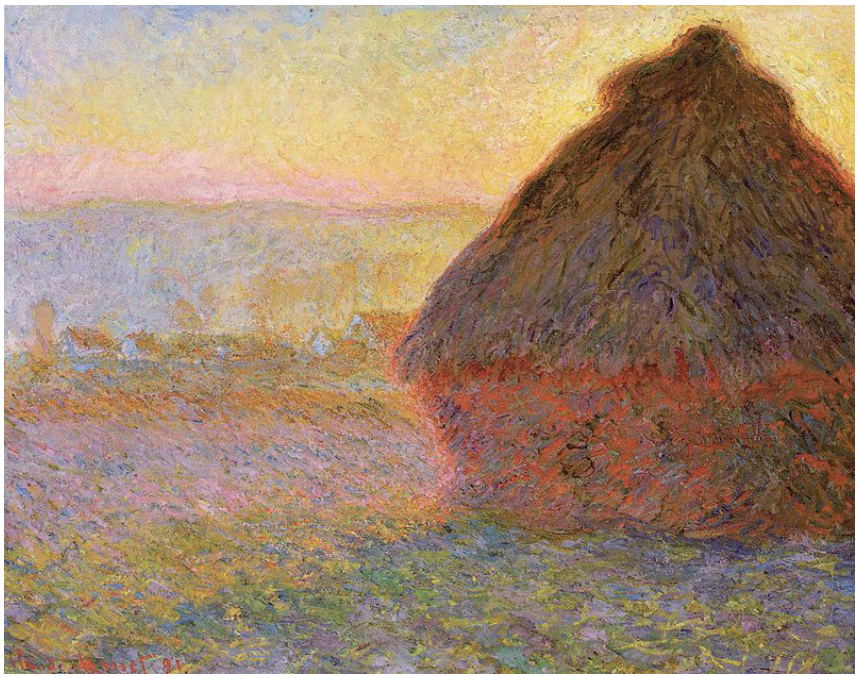
Eugène Ionesco a écrit dans *Découvertes* : ***"L'œuvre n'est pas une série de réponses, elle est une série de questions, elle n'est pas des explications, elle est des demandes d'explications, des demandes d'éclaircissements".*** Si l'œuvre nous questionne nous devons lui répondre, et peut-être à notre tour formuler d'autres questions. L'art nous place au centre d'une dynamique qui naît du face à face avec l'œuvre et de la parole qui en émerge. Nous avons tous en tête des tableaux ou des sculptures que nous fréquentons à espace de temps plus ou moins régulier, notre regard évolue, les mots que nous utilisons dans cette relation changent, les questions aussi (et pas seulement avec *La Joconde* !).

Pour illustrer mon propos, j'ai choisi une œuvre de Claude Monet car c'est à son époque que la nature de la parole sur l'art a changé. Diderot, Stendhal, Théophile Gautier traduisaient en textes des œuvres visuelles elles-mêmes déjà descriptives et narratives. Jusqu'à ce qu'on nomme l'académisme, cela était possible. À la fin du XIXe siècle, avec la nouvelle nature des œuvres, cela devient plus difficile, une nouvelle façon de parler sur l'art devient nécessaire. Les découvertes scientifiques sur les phénomènes lumineux et colorés (Eugène Chevreul entre autres) permettent de concevoir "la nature comme un système de vibrations" et l'univers "comme un champ de forces dynamiques" (Pierre Francastel). Les habitués de l'art sont perturbés par les nouvelles propositions des artistes et particulièrement la critique. En avril 1874, sous la plume de Louis Leroy, dans *Le Charivari*, les nouveaux venus qui exposent dans l'atelier du photographe Nadar, sont qualifiés "d'impressionnistes". Le mot est alors plutôt moqueur mais il restera.

La première "série" de Monet, *Les Meules*, marque un tournant vers l'art moderne. Dorénavant, pour parler de l'art en train de se faire, il faut le vocabulaire de la couleur, il faut prendre en compte la matérialité du tableau, inscrire son discours dans les traces laissées par le projet de l'artiste. Le temps et l'espace sont différents de ce qu'ils étaient dans l'art d'avant. La création est à reconsidérer. L'air dubitatif et amusé, Louis Leroy a cependant compris qu'il y avait justement de l'impression dans cet art naissant.

... Et comme lui, nos élèves, perplexes et provocateurs, devant l'art qu'ils découvraient, disaient des choses justes, peu à peu s'appropriaient une parole constructive, mesuraient leur parole aux autres paroles sur l'art.

J'ai aussi choisi ce tableau de la série des *Meules* parce que son motif n'existe presque pas, c'est un alibi. Accroché à ce qu'il nomme l'*instantanéité* Claude Monet piste le dieu *Soleil* et sa fille *Lumière* et, pour arriver à les attraper, il choisit le capteur le plus simple qu'il trouve près de chez lui, dans le champ d'à côté. Il se débat dans un espace et un temps encore inconnus, il invente une technique. Plus tard il continuera avec les mobiles peupliers, puis il y aura la pierre gorgée de lumière de la cathédrale de Rouen, puis ce seront les surfaces d'eau miroitantes du bassin qu'il fait réaliser à Giverny.



Claude Monet, *Meule, Soleil couchant* 1890-91, huile sur toile, 73 × 92 cm, musée des beaux-arts de Boston.

L'artiste contemporain Michel Debully a choisi de s'exprimer avec l'outil informatique. Ses œuvres, abstraites, naissent souvent d'un hasard programmé sur ordinateur. Le travail présenté ici est assez différent. La pixellisation importante qu'il fait subir au tableau de Monet rend compte de cette volonté de dépasser le réel pour laisser la place au processus d'altération de l'objet par la lumière cher aux impressionnistes : un progressif déplacement vers l'abstraction amplifié par une technologie d'aujourd'hui, un échange de parole à travers le temps entre artistes en quête d'absolu.

Alain Gobenceaux
juillet 2014

Autant d'objets capables de faire vibrer les couleurs et les heures et de s'effacer devant ce qui est plus grand qu'eux : la quête d'un artiste.

Le premier qui s'est vraiment rendu compte que le sujet importait peu dans les tableaux de Monet est un autre peintre, Kandinsky. En 1896, à l'occasion d'une exposition sur l'art français à Moscou, il fait une expérience fondatrice devant l'un des tableaux de Monet peint en 1891, intitulé *Meule au soleil.* Il ne reconnaît pas le sujet, pourtant écrira : *"Et soudain, pour la première fois, je voyais un tableau".* D'autres expériences s'ajouteront à celle–ci pour le confirmer dans sa recherche puis sa découverte de l'art abstrait.

Michel Debully, *Le Clos Morin de Monet,* Peinture numérique, 2014

Fray Antonio de Montesinos à Santo Domingo en 1511

* Quelle parole aujourd'hui ? ...

Comité de Rédaction :
Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Jean-Louis Gourdain
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Bernard Lepage
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Isabelle Tellier

Collaborateurs :
Alain Gobenceaux (iconographie)
A. Fliecx, G. Million, Remigereau et D. Thibaudeau (dessins)
Claude Ollivier (discographie)
Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier et Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg-Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site : cdep-asso.org/ - courriel : secretariat@cdep-asso.org